

Ceci n'est pas un jardin

suivi de

Pour les désespérés seulement : une résistance végétale

Par
Camille Garant-Aubry

Département des littératures de langue française,
de traduction et de création
Université McGill, Montréal

Mémoire soumis à l'Université McGill
comme exigence partielle
en vue de l'obtention du grade de
Maîtrise ès arts

Avril 2023

© Camille Garant-Aubry, 2023

RÉSUMÉ

Ce mémoire explore ce que le végétal permet à la parole poétique. Dans un premier temps, le volet créatif propose un récit en fragments où le végétal participe à un détournement de la parole. Par l'utilisation de représentations de plantes envahissantes, la narratrice fait état de ses symptômes dépressifs et anxieux sans avoir à les nommer. Je mets en place une voix intime, qui résiste à la catégorisation à la dureté de diagnostics qu'elle ne peut partager ou accepter – qui tente d'exprimer ce qui lui est inexprimable. Cette résistance se joue dans un deuxième temps sur un plan collectif. Le volet recherche se penche sur le recueil de poésie *Pour les désespérés seulement* de René Lapierre. L'auteur y reprend plusieurs extraits de la *Flore-manuel de la province de Québec*, extraits qu'il versifie et qu'il place en italique dans le recueil. Je propose dans mon analyse que cette intertextualité permet à la voix poétique de mettre en place une forme de résistance dans une société brossée comme n'étant plus viable, et ce en partie par son caractère figé et tourné vers le profit. Finalement, je détermine de quelle manière les mentions intertextuelles du végétal, que ce soit dans mes fragments ou dans la poésie de Lapierre, permettent de réfléchir à la rupture, à la polyphonie et à la résistance face à une parole contraignante.

ABSTRACT

This thesis explores how plant life allows for poetic discourse. First, the creative piece is a story presented in fragments where plant life participates in a diversion of speech. By using representations of invasive plants, the narrator reports her depressive and anxious symptoms without having to name them. This creates an intimate voice, which resists the harsh categorization of diagnoses she cannot share or accept – trying to express the inexpressible. Subsequently, the critical section plays out by resisting on a collective level. The research component focuses on René Lapierre's collection of poems *Pour les désespérés seulement*. The author takes several excerpts from the *Flore-manuel de la province de Québec*, versifies and italicizes them in his poems. I indicate in my analysis that this intertextuality allows for poetic voice to establish a form of resistance in a society dismissed as no longer viable because of its rigid and profit-oriented character. Finally, I identify how the intertextual mentions of plant life, both in my fragments and in Lapierre's poetry, allows us to reflect on rupture, polyphony and resistance in the face of constraining speech.

REMERCIEMENTS

Je tiens d'abord à remercier ma directrice, Laurance Ouellet Tremblay, de m'avoir donné plus de patience et de compréhension que je n'aurais pu le faire moi-même. Ma reconnaissance est infinie pour ta disponibilité exemplaire au travers des décalages horaires et de mes retards. Tes conseils, tes encouragements et nos discussions m'ont grandement aidée pendant cette rédaction.

Merci à ceux qui ont partagé des morceaux de quotidien : Barrios, merci pour les cappuccinos glacés, les marches, les « allez lève-toi on va se changer les idées », les « assieds-toi et travaille » ; Anthony, merci pour l'amour, la douceur, la patience infinie, les rires, les lectures, merci de m'avoir écoutée et soutenue, merci pour tout.

Ma maîtrise n'aurait pas été la même sans les personnes inspirantes qu'elle a mises sur mon chemin. Brigitte, Éloïse, Ophélie, merci pour le temps, les zooms, les mêmes souliers, le même bateau ; Pablo, merci pour la musique.

Merci à ma famille et à mes ami·e·s d'avoir été là, d'avoir attendu. Vous êtes inestimables. Finalement, un merci tout spécial à Mélyna et Myriam, deux femmes fortes qui m'inspirent chaque jour.

Ce mémoire a bénéficié du soutien du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture au Québec et du Département des littératures de langue française, de traduction et de création de l'Université McGill.

Les paris sont fermés : j'ai terminé.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	III
ABSTRACT	III
REMERCIEMENTS	IV
TABLE DES MATIÈRES	V

VOLET CRÉATION *Ceci n'est pas un jardin*

TARAXACUM OFFICINALE	7
PHRAGMITE AUSTRALIS	3
LYTHRUM SALICARIA	15
TABLEAU I	15
LYTHRUM SALICARIA	25
TABLEAU II	25
HERACLEUM MANTEGAZZIANUM	39
IMPATIENS GLANDULIFERA	52
LYTHRUM SALICARIA	66
TABLEAU III	66
EMPRUNTS	71

VOLET CRITIQUE *Pour les désespérés seulement : une résistance végétale*

INTRODUCTION	73
L'INTERTEXTUALITÉ	79
LA REMISE EN QUESTION DE L'ORDRE	91
LE DESORDRE	91
L'HERBIER	96
CONCLUSION	102

ÉPILOGUE *Vivaces*

FANTASME VEGETAL	106
UN CORPS QUI BRULE	109
LA FIN	111
BIBLIOGRAPHIE	114

CECI N'EST PAS UN JARDIN

TARAXACUM OFFICINALE

Il paraît que la hauteur standard d'un étage est de deux point sept mètres.
J'aurais pensé plus. Je regarde en bas, comme ça, et on dirait plus.
C'est étrange. Même pas la hauteur de deux moi.

La cour était un tapis de pissenlits jaune éclatant,
c'était invitant.

J'allais m'installer au beau milieu, au soleil, sur une serviette de plage.

Je lisais, parfois ; je m'endormais, souvent.

Puis un soir d'été je suis revenue chez moi et les pissenlits avaient disparus.

Pas que tondus mais arrachés et la terre ensevelie sous du béton beaucoup de béton ce n'était plus une cour c'était un stationnement et moi je trouvais ça tellement laid alors que ma proprio s'affairait à me vanter son idée de génie pour ne plus avoir à s'occuper de cette maudite mauvaise herbe incontrôlable de ces maudits pissenlits maudits pissenlits partout une vraie plaie mais c'était fini voilà facile comme ça. Une pierre deux coups un stationnement. Je lui ai souri. Je lui ai dit c'est bien, je lui ai dit tant mieux pour vous.

Et maintenant je regarde en bas, comme ça, et je me dis que je n'aurais pas honte de l'abîmer, ce béton. De lui donner une histoire qui fait baisser la voix et fuir le regard. De le fissurer juste un peu juste assez pour qu'on ne veuille pas le réparer pour que ça ne vaille pas la peine même si l'on sait bien ce qui a fissuré le stationnement de la cour au bout de la ruelle.

Il y a des événements qu'on préfère taire qu'on préfère oublier
et malgré tout elle serait tout de même là cette fissure
et un jour je pense qu'un petit pissenlit viendrait y pousser
et puis deux et puis trois et puis et puis
et puis plus.

Mais pour l'instant, je m'assois sur le balcon.

Deux point sept mètre ce n'est pas beaucoup. Ça te détruit une colonne une épaule un genou une tête,
tout dépend.

Mais ce n'est pas beaucoup.

Je pose mes pieds nus sur les barreaux beiges du garde-corps. Je ne suis pas pressée.

Je peux attendre.

Je remarque trois petites piqûres de moustique en étoile sur ma cheville gauche. Je n'y peux rien je les gratte. Je les gratte et ça fait du bien et je sens que je vais me mettre à vif mais je n'y peux rien je continue tout en me disant faut que t'arrêtes là ça fait mal faut que t'arrêtes et puis finalement ma main se relâche mon bras tombe le long de la chaise et je ferme les yeux.

Soulagement au niveau de la cheville.

Rien de plus.

le bout de mes doigts insensible
et je réalise
que d'attendre
c'est déjà
faire le choix
de partir

Qui a décidé le premier que les pissenlits sont moins beaux parce qu'ils sont partout ?

Je voudrais tous les cueillir

avoir les doigts jaunis de pollen

les mains pleines

en faire des bouquets des couronnes

décorer des cartes de souhaits dans lesquelles j'écirais

désolée de ne pas avoir répondu avant

Manger les pissenlits par la racine

j'en infuse une cuillère à thé

dans l'eau bouillante

7 à 10 minutes

Dehors, le voisin a allumé la lumière de sa cuisine ;

c'est un rectangle orangé dans la pénombre

que je remarque

À mes lèvres,

une gorgée de tisane

froide.

PHRAGMITE AUSTRALIS



Je suis arrivée sur le quai et je suis restée là. Je n'ai pas longé les rails, je n'ai pas cherché de point stratégique où me poser : je suis restée là. En équilibre sur mes deux pieds. Jusqu'à ce que le train arrive. Les gens se sont pressés à la porte de droite, je suis allée à gauche. J'ai monté les quatre marches lentement. J'ai laissé glisser mon sac sur le sol. Au milieu du couloir, je me suis accroupie et j'ai délacé mes chaussures. Je me suis assise et je les ai retirées ; mes bas, aussi. Je les ai placés sous un banc, avec mon sac, avant de m'étendre, les doigts croisés sur mon ventre.

Le roulement du train me faisait vibrer. Je me sentais engourdie. Alors j'ai fermé les yeux pour essayer d'oublier les limites de ma propre peau. Je me suis dit que ça créait une image plus romantique : étendue au milieu du couloir, les yeux grands ouverts, ça aurait fait pathétique. Par moments, je sentais l'air se déplacer au-dessus de moi. Quelqu'un enjambait ma tête, mes reins, mes bras, mes jambes. Je suis restée comme ça un moment, sans bouger - jusqu'à ce que je sente une douleur, aiguë, sur mes côtes. Je me suis relevée, par réflexe. Ça a fait perdre l'équilibre à celui qui venait de mettre tout son poids sur mon corps. Il a penché la tête pour me regarder, comme s'il était surpris que je réagisse.

Je lui ai dit de faire attention, quand même. Il a dit que c'était à moi de pas me crisser au beau milieu du chemin¹, que ça commence toujours comme ça, une personne qui décide de se mettre là où il ne le faut pas². Il a ajouté qu'après tout le monde veut faire comme cette personne, que ça devient une mode : c'est cool, on se demande entre nous « hey as-tu déjà essayé de te coucher sur le plancher sale et gris de l'exo ?³ », et c'est pas long que tout le monde est dans le chemin, puis le chemin en devient plein, de ces corps étendus éparpillés les membres enchevêtrés ; de ces carcasses empilées emmêlées enlisées⁴, et c'est pas long qu'on n'a plus nulle part où mettre les pieds⁵, alors on doit piler sur ces corps mous et là oui là mademoiselle on se le fait reprocher. Je lui ai répondu qu'il était con.

Non mais sérieux, quel con.

¹ pardon...

² mais...

³ je pense pas que...

⁴ voyons ...

⁵ est-ce que je peux...



Horaire du train



Informations sur
cette gare



Carte

 **exo3**

Direction Gare Centrale (Montreal)

→ Direction Mont-Saint-Hilaire



Lundi, 30 avril	
8 : 01 Voie 21	J'ai ouvert la fenêtre du dixième compartiment j'y ai passé mon bras pour sentir le vent frais contre mon épiderme les phragmites défilaient sous mes yeux un mur sauvage incontrôlable infini peuplement monospécifique leurs inflorescences venaient chatouiller le bout de mes doigts alors j'ai eu envie de plus de me glisser par la petite ouverture de rompre quelques tiges en tombant je me déboîterais l'épaule, peut-être ça se passerait vite
11 : 15 Voie 21	Je m'orienterais au son du bruant chanteur et selon la densité des roseaux qui m'entoureraient ce ne serait pas moi que je chercherais ce serait la quiétude je n'irais nulle part

11 : 15 Voie 22	Aucune différence perceptible entre ici et là je me faufile je m'immiscerais entre les tiges serrées intruse il ferait frais sous les phragmites
19 : 54 Voie 21	Je sortirais de la roselière échevelée je ne le saurais pas mais ils m'attendraient et ils s'approcheraient pointeraient du doigt mes cheveux couettés emmêlés pleins de caryopses coupables de propagation, de dispersion <i>Inconsciente</i> qu'ils me diraient en me pointant de leurs pelles leur déglacage leur asphalte leurs fertilisants leurs digues leur remblayage leurs rives déboisées leurs canaux de drainages <i>Inconsciente</i> c'est ce qu'ils me diraient
22 : 18 Voie 21	il valait mieux rester à l'intérieur



En fait j'ai menti et j'arrête pas d'y penser, je me sens mal, je sais pas pourquoi j'ai changé la fin de l'anecdote comme ça. En vrai, je l'ai pas vraiment traité de con (l'homme dans le couloir), je l'ai pensé, clairement, mais je lui ai rien répondu, j'ai juste souri, un sourire dégoûté, tu vois le genre, les lèvres pincées et les yeux plissés, l'air de dire « t'es con », mais sans vraiment le dire.

Oui c'est ça que je t'explique, j'ai rien dit, je voulais, mais j'ai rien dit.
J'ai juste souri.

[Voir l'horaire](#)

Prochain voyage,

Sur mon téléphone, des photos de voyage floues – je ne garde que celles-là. Je capture l'incertitude, le mouvement. L'erreur, aussi. J'essaie de retracer l'innommable qui me poursuit à travers les gares. Y as-tu déjà pensé ; les quais d'arrivée et de départ sont les mêmes.



Je repense à mon médecin. Pas à elle, vraiment, mais à ses coudes sur son bureau, à ses longs doigts entrelacés sous son menton, à son verni écaillé, bleu. À son rouge à lèvres un peu craqué, estompé sauf en son centre. À sa voix qui me disait « ça sonne un peu comme une fuite, ça ». Souvent, ce moment me revient en tête. C'est précis : cette bouche, ces doigts, ces coudes. Ça me hante. Je ne me souviens même plus ce que je lui avais répondu, ou si j'avais répondu quoi que ce soit. *Souvent, dans mes souvenirs, je ne dis rien. Je commence à me dire que c'est quand même étrange, que je ne réponde jamais. Je commence à douter de moi. À me demander si ce n'est pas un symptôme concret de l'importance démesurée que je porte à ce que les autres disent, pensent. Peut-être est-ce pour ça que j'ai voulu partir seule. Pour me donner toute la place, ou au moins essayer.* Maintenant, je pense qu'à lui répondre j'aurais dit qu'il n'y a pas de fuite dans la chair. Qu'à quoi bon partir s'il n'y aura jamais assez loin ? Mais je ne le savais pas encore. Je ne pourrais pas dire quand je l'ai réalisé. Je sais seulement qu'à l'ombre des phragmites, à des milliers de kilomètres de chez moi, j'étais fatiguée. Et la tête contre la fenêtre, je me demandais combien de temps encore je resterais dans ce train.

LYTHRUM SALICARIA

Tableau I

Je reviens chez moi. J'ai envie de dire *enfin*, mais je sais qu'à peine le pied passé par la porte j'aurai envie de me remettre en route – peu importe où. Je sors du bus un arrêt plus tôt, question d'essayer de reprendre le pouls du quartier. C'est une de ces belles journées de printemps où on peut enfin sortir sans veste ; une des premières où on retrouve la sensation de chaleur du soleil sur nos bras nus. Mon sac pèse lourd sur mes épaules, je sens la sueur s'accumuler contre mon t-shirt dans le bas de mon dos. Autour de moi, des enfants se promènent sur la grande avenue, l'école tout juste terminée. Une longue file se dessine devant la crèmerie de la rue d'à côté. Ce serait bien d'y aller avec Marjorie, quand elle rentrera du travail. J'ai hâte de la revoir, mais je me sens nerveuse. J'ai peur qu'elle m'en veuille de l'avoir laissée seule dans l'appart. Que je l'aie déçue par mes décisions. Nos derniers échanges par messages ont été secs. Je n'arrive pas à dire si c'est ma perception qui est erronée ou si c'est réellement le cas. La revoir devrait m'aider à éclaircir l'ambiguïté.

Arrivée devant le duplex où nous habitons depuis trois ans, je sors la clé de ma poche. Tout en l'insérant dans la serrure, je passe ma main droite dans la boîte aux lettres, un réflexe duquel je ne peux visiblement pas me défaire. J'en ressors un colis enveloppé dans un sac bleu ciel qui, à ma grande surprise, porte mon nom. Aucun expéditeur, étrange. Il ne me semble pas avoir commandé quoi que ce soit. Et même si c'était le cas, Marjo l'aurait rentré (sauf si elle est vraiment fâchée, en fin de compte). Je monte les marches tranquillement, tout en essayant de déterminer ce que contient le sac. Je dépose mes choses sur le bord de la porte, m'assois sur mon lit et perce un trou dans le plastique en le tirant à deux mains. À l'intérieur, un petit écrin de velours rouge. Comme une petite boîte à bijoux. Je l'ouvre, fébrile, mais à l'intérieur : rien. Du moins, pas de bijou, ça c'est certain. Je l'inspecte, regarde de plus près jusqu'à remarquer de petites taches brunes d'à peine un millimètre, au plus. On dirait de petites graines. Je sors mon ordinateur de mon sac à dos et je tape : « semences », « mystère », « poste » sur mon navigateur de recherche. Aussitôt, des tonnes de résultats viennent à la fois éclaircir et épaissir le mystère. Je suis trop fatiguée pour comprendre si je devrais m'inquiéter en lisant les différents articles que j'ouvre en dizaines d'onglets.

Depuis quelques jours, l'agence fédérale reçoit des signalements de personnes disant avoir reçu par la poste une enveloppe qu'elles n'ont pas commandée.

[...]

À l'intérieur se trouve un sachet de semences ou de graines non identifiées.

[...]

On ne sait pas encore ce que sont ces semences, mais les autorités s'inquiètent.

[...]

L'Agence canadienne d'inspection des aliments (ACIA) demande à toute personne ayant reçu un colis similaire de ne pas détruire ou jeter les graines reçues, mais plutôt de les conserver, ainsi que l'emballage et le paquet, pour les besoins de l'enquête que les autorités canadiennes mènent conjointement avec les États-Unis.

Je regarde le petit écrin sur mon bureau et je me demande si j'ai vraiment envie de parler à quelqu'un. De parler à quelqu'un *au téléphone*. En même temps, c'est juste un petit effort à faire, composer : j'ai le numéro sous les yeux. Ils me mettront en attente, je pourrai les mettre sur haut-parleur, les juger en fonction de leur choix musical. Je me convaincs presque, mais j'entends la porte d'en bas s'ouvrir et des pas dans l'escalier. Je glisse la boîte dans ma poche : ce sera une décision pour une prochaine fois.

Au fond du frigo, mon tupperware transparent en vitre Costco
le plus grand du kit
celui que je cherche tout le temps parce qu'il est pratique quand tu cuisines pour une
personne et qu'il en reste assez pour une famille et que c'est mieux d'être bon ce plat de
pâtes que tu vas manger pendant les quatre-cinq prochains jours.
Je l'ai pris et j'ai retiré le couvercle :
à l'intérieur six gros muffins
ne sentaient presque plus le chocolat.
Je les avais faits pour Marjo
pour lui faire plaisir
parce qu'une bonne amie ça fait plaisir juste comme ça, sans autre motivation.
Mais aussi parce que je voulais
essayer d'acheter la paix
me sentir moins mal
et me sentir comme une bonne amie.
Mais voilà
j'en avais cuisiné six
depuis déjà un bon deux semaines
et il en restait six
qui finissaient dans mon sac de compost
avec le brocoli, le restant de salade, le poivron rouge, les raisins, les épinards, le fromage
brie, les pâtes au pesto et finalement pas mal tout ce qu'il y avait de périssable dans ma
dernière épicerie.
J'ai soupiré et je me suis levée
j'avais mal aux genoux.
Derrière moi le divan
je me suis dit que je pouvais bien m'étendre un peu.
Quand Marjo est arrivée ça m'a réveillée
elle s'est assise juste à côté et a dit qu'elle ne me demanderait pas
encore une fois
pourquoi je ne dormais pas dans mon lit.
J'ai dit que j'avais juste voulu m'étendre un peu.
Elle a dit qu'il faudrait bien que j'apprenne.
J'étais un peu énervée
alors j'ai dit t'as pas mangé mes muffins.
Elle a dit non, j'ai oublié.

Ça paraît futile mais parfois j'y repense
quand j'essaie de retracer
ce qui a changé.

Tout a commencé avec une longue tige, au fond de ma garde-robe. Enfin, quand je l'ai remarquée pour la première fois, ça avait déjà pas mal poussé. Si j'avais réalisé plus tôt, tout aurait été différent. J'aurais réagi autrement. Mais qu'est-ce qu'on est supposé faire, quand on ouvre la porte de sa garde-robe et qu'on voit qu'une longue plante un peu bourgogne s'est tracé un chemin entre deux tiges d'osier de votre panier à linge ? Au début, ça m'a fait peur. J'étais mal à l'aise. Je n'arrivais pas à la quitter des yeux : j'avais cette impression étrange qu'elle se rendrait jusqu'à moi à la première occasion, qu'elle se glisserait sur ma peau et enroulerait son extrémité en épi verdâtre autour de mon cou pour m'étouffer. Mais si je la fixais, si je ne lui donnais pas la chance d'agir insidieusement, elle resterait en place, ne pourrait rien contre moi. Sa tige semblait recouverte d'un duvet un peu blanchâtre, alors que ses feuilles étaient d'un vert vif, distribuées en groupes de deux, séparés les uns des autres par quelques centimètres. Je ne voulais pas y toucher, ça m'écœurait un peu. J'imaginais que c'était peut-être le produit de la moisissure. Mais ça ne sentait ni le renfermé ni l'humidité. Au contraire, c'était un mélange de savon à lessive et d'herbe fraîche. C'était agréable. Presque apaisant. Je me suis demandé d'où elle avait poussé, cette plante, et j'ai déplacé un peu mon panier du bout du pied. Elle a ondulé doucement sous le mouvement, mais sans plus. Sur le plancher, aucune trace : elle devait venir de l'intérieur. J'ai pris tout mon courage et j'ai soulevé un peu le couvercle. Il y avait de la résistance : la plante s'était faufilée dans un interstice très mince, c'était difficile de la faire bouger. J'ai tout de même réussi à l'ouvrir assez pour voir que la tige disparaissait dans le tas de linge sale qui était à deux trois morceaux d'atteindre la capacité maximale de mon panier. Surtout, j'ai réussi à l'ouvrir assez pour remarquer que juste sous l'osier, la tige principale se déclinait en trois : deux petites pousses s'apprêtaient à leur tour à s'y frayer un chemin. J'ai lâché le couvercle avec un petit cri d'horreur et j'ai bondi au fond de ma chambre. Ça me dégoûtait sans bon sens, mais je savais que je ne pouvais pas laisser ça comme ça. Alors je suis allée chercher des gants de vaisselle, des ciseaux et un sac plastique. Je suis revenue à la garde-robe : la plante se dressait toujours au même endroit. J'étais quand même soulagée qu'elle n'ait pas bougé. J'ai coupé sa tige avec difficulté, le plus près possible de l'osier. Puis, j'ai pris le sac plastique et j'ai tiré sur la tige de l'intérieur. Au bout, il y avait mon pantalon, et dans la poche, l'écrin de velours. Criss. J'ai tout jeté dans la poubelle de ma chambre et j'ai mis tout mon linge au lavage. Encore aujourd'hui je me demande, vraiment, ce qu'on est censé faire dans cette situation.

Je pensais m'en être débarrassée, mais quelques semaines plus tard, j'ai mis le pied sur la pédale de ma poubelle, et sous le couvercle se sont déployées quatre longues tiges aux épis fleuris d'un rose éclatant. C'était beau, mais *what the actual fuck*. J'ai lâché la tension de mon pied, le couvercle s'est refermé, la corbeille entière a été jetée.

J'ai quand même peur que ça revienne. Je ne sais pas ce que c'est exactement, mais je m'y connais assez en botanique pour deviner qu'une plante en fleur comme ça, c'est un signe qu'elle est à maturité et prête à se reproduire. Ce qui me fait peur, surtout, c'est l'idée qu'elle sorte de ma chambre. Qu'elle affecte Marjo. Je sais que ce serait trop pour moi, trop à gérer. Que d'une manière ou d'une autre, c'est ma faute. Mais si je porte assez attention, je pourrai contenir la situation, tout cacher avant qu'elle ne remarque quoi que ce soit. En tout cas, en attendant, faute d'un meilleur plan.

1. *La douche.* Un bruit sourd, étouffé, dans le pommeau de douche. L'eau brûlante s'était arrêtée nette. Il ne restait que quelques gouttes qui tombaient lentement. Je suis restée bête ; nue et du shampoing plein la tête. J'allais sortir et tester le lavabo quand un autre bruit a résonné dans le tuyau : d'un coup, de petits pétales rose vif ont été expulsés des trous du pommeau. Elles ont collé à ma peau, mes cheveux. L'eau est revenue en jets intermittents, d'abord, puis normalement, comme si rien ne s'était passé. Je l'ai laissée couler pendant une heure, pour m'assurer qu'il ne restait rien. Assise à côté de la baignoire, je fixais l'eau claire s'écouler par le drain.
2. *Les lattes.* Entre les lattes du plancher, de petites pousses rougeâtres. Elles me piquent la plante des pieds, le matin, si j'oublie de les arracher la veille.
3. *Les vitres.* Dans mon appartement mal isolé, les courants d'air attirent les petits pétales rose qui se collent à la vitre de ma chambre. Ça assombrit.

4. *L'évier de la cuisine.* J'ai ouvert les portes sous le lavabo pour prendre une nouvelle éponge. L'armoire était pleine de tiges matures, fleuries. J'ai paniqué, je me suis retournée pour être certaine d'être seule et me suis empressée de tout arracher pour les lancer dans un sac poubelle. Sur la peinture blanche écaillée, il reste de longues lignes rosées. Les frotter n'a fait que les étaler.
5. *Les murs.* Je pense que les racines ont poussé dans les fondations de l'appartement. Un jour quand je suis rentrée, mes cadres étaient tombés. Les clous aussi.
6. *Moi.* Mes poches de pantalon, mes cheveux, mon casque de vélo, mon sac à dos. Je ne peux pas m'en sauver.

Il y a une beauté
dans le mouvement
de deux bras grands ouverts ;
l'expansion des corps
vivaces
naît dans le fourmillement des jambes.
Ce n'est pas une course,
c'est une pollinisation
qui se colle à l'hôte.
L'abondance de possibilités
m'écrase
mais ça ne finit jamais
ça ne finit jamais.

LYTHRUM SALICARIA

Tableau II

Je marche sur la rue Beaubien. C'est la canicule. Ma robe de coton colle sur la sueur de mes cuisses et je dois toujours tirer un peu dessus pour la replacer. Ça me dérange. La chaleur me dérange. J'aurais dû rester chez moi. C'est con d'être venue jusqu'à Rosemont. Je ne m'endure plus et je dois tuer le temps encore vingt minutes avant mon rendez-vous. Je remarque mon reflet dans une vitrine : la robe toute plissée, les cheveux plaqués contre mes tempes – rien de glorieux. Je me rappelle qu'il ne faut pas me fixer trop longtemps dans les fenêtres, que ça entraîne des situations de malaise quand mon regard les traverse pour rencontrer celui de quelqu'un d'autre. Alors je tourne la tête rapidement. Je crois apercevoir quelque chose, mais non, c'est impossible. Et si ? Je me retourne, je me rapproche. J'avais bien vu : devant moi, de son rose éclatant, la plante de mon appartement, peinte sur l'enseigne de bois d'un fleuriste. Sans hésiter, je tire la porte. La sonnette annonce mon entrée, l'air climatisé m'accueille. Je suis l'unique cliente.

- [moi] Bonjour, euhm, oui, excusez-moi de vous déranger, mais j'ai remarqué votre logo, devant, et bon voilà, je me demandais si vous pouviez me dire de quelle plante il s'agit.
- [fleuriste] La salicaire ?
- [moi] J'imagine ? Celle qui est sur votre enseigne... Les fleurs roses.
- [fleuriste] Oui, c'est ça. La Salicaire commune. Ou Salicaire pourpre. *Lythrum salicaria* Linnæus de son petit nom. Vous en avez dans votre jardin ?
- [moi] Non. Enfin oui, chez moi. On me l'a... offerte. Mais je suis pas certaine de savoir comment m'en occuper.
- [fleuriste] Ça devrait pas être un problème. C'est une plante qui s'adapte assez bien. Allez voir, c'est une espèce envahissante. *Il rit.* Pouvez-vous croire ? Une plante belle de même. J'en offrais avant, mais depuis que quelques provinces en ont interdit la vente, j'ai arrêté d'en commander.
- [moi] C'est vrai qu'elle est belle. L'inflorescence, surtout. Sa couleur... Mais, en fait, je pensais pas que ça deviendrait aussi... grand.
- [fleuriste] C'est une plante qui peut atteindre 1 mètre et demi dans les bonnes conditions.
- [moi] Oui... j'ai remarqué.
- [fleuriste] Si ça vous dérange, arrachez-la.
- [moi] J'ai essayé.
- [fleuriste] Essayé ? Vous auriez pas un petit manque de volonté par hasard ?
- [moi] Non, vraiment. J'ai commencé à l'arracher. Mais chaque fois il y en a encore plus qui apparaissent. *En riant.* Vous êtes sûr que c'est pas une Hydre de Lerne ?
- [fleuriste, agacé] Non, c'est une Salicaire. Vous avez dit une quoi ?
- [moi] Non rien, c'était une blague... Enfin. Elle accapare un peu ma vie, cette plante.
- [fleuriste] Je ne suis pas certain de vous suivre.
- [moi] Elle a envahi ma chambre. Elle est partout. Les racines pèsent sur mon ventre quand je me réveille. J'ai de la misère à respirer. C'est presque impossible de

me lever, j'ai beau essayer, me dire : ok, là, ça suffit, tu te lèves. Rien ne fonctionne. Et plus j'essaie, plus je lutte, plus je me fatigue. J'en viens à me demander si ça en vaut la peine. De me lever, je veux dire. C'est ça. Je me demande si je devrais me lever.

[fleuriste] Vous vous complaisez un peu on dirait.

[moi] Non ? Pas du tout. Je dirais plutôt que je m'avoue... vaincue ?

[fleuriste] Étrange.

[moi] Parfois, j'y pense, et je pleure. C'est con.

[fleuriste] Les allergies.

[moi] Peut-être.

[fleuriste] Vous n'êtes pas la seule.

[moi, *impatiente*] Non mais c'est pas pareil. C'est pas juste ça... J'ai arrêté de manger, aussi.

[fleuriste] Avez-vous essayé de la manger ?

[moi] Quoi ?

[fleuriste] La plante.

[moi] ... Non, jamais.

[fleuriste] Faudrait au moins y goûter. C'est thérapeutique. C'est bon pour les maux de ventre, aussi. En infusion, au pire, ça pourrait être bien.

[moi] J'avoue... j'y avais pas pensé.

[fleuriste] Faudrait se mettre en mode solution mademoiselle. En avez-vous parlé ?

Autour de vous, je veux dire. Je pense à vos proches. Un professionnel. Pas un fleuriste. Il y a des numéros où vous pouvez appeler.

[moi] Je sais, je sais. J'ai essayé d'appeler. Mais il y a une file d'attente pour parler à quelqu'un.

[fleuriste] Vraiment ? L'agence canadienne d'inspection des aliments ?

[moi] Des mois, la file d'attente. Pas des jours : des mois.

[fleuriste] Depuis combien de temps avez-vous ce problème ?

[moi, *sur la défensive*] Pourquoi vous demandez ?

[fleuriste] Je me demande combien de temps on peut traîner ce problème sans agir. Qu'est-ce qui va faire déborder le vase, pour vous ? En fait, surtout, pourquoi vous ? Pourquoi pas quelqu'un d'autre ? Avez-vous quelque chose de spécial ? Pourquoi le colis était-il à votre porte ? À votre nom ?

[moi] ... je ne crois pas avoir mentionné le colis.

[fleuriste] Mais surtout mademoiselle, pourquoi l'avoir gardé ce colis ? Pourquoi l'avoir planté ? Arrosé ? Pourquoi l'avoir caché ? Et quand c'est devenu un problème, pourquoi n'avoir rien fait ? *Rien*. Attendre que ça passe, ça compte pas. Je sais pas vous, mais moi j'ai l'impression que c'est un peu votre faute. C'est ce que je dégage de ce que vous me dites. Il y a un peu de blâme à prendre. Ce serait un pas dans la bonne direction. Arrêter de mettre la faute sur les autres. La pression par ci, les neurones par là. Et si le problème, c'était *toi*.

[moi] Moi ?

[fleuriste] Toi ?

Pause

[moi] Quoi ?

[fleuriste] Le problème ?
[moi] Mon problème, c'est la plante.
[fleuriste] Ah oui, aussi.
[moi] C'était quoi son nom, déjà ?
[fleuriste] Salicaire. *Commune*.
[moi] C'est ça. Voilà. C'était tout. Tout ce que je voulais savoir. Je vous dérange pas plus longtemps. Mais merci, hen, merci beaucoup pour l'info !

*La salicaire commune est présente en Amérique du Nord
depuis le début du 19e siècle,
et est probablement arrivée dans les eaux de ballast de navires.
Elle peut aussi avoir été cultivée comme plante médicinale ou comme plante mellifère.
En outre, elle est vendue par certains semenciers comme plante
ornementale.
Elle a besoin de
sites humides
perturbés
ou inondés périodiquement
pour s'établir.*

Site humide perturbé :
c'est une manière originale de me définir.
Ma psy va adorer ça.

On vient de finir de manger. Je ramasse l'assiette de Marjorie et la mienne pour aller commencer la vaisselle. Elle me dit :

- Il y a quelque chose qui cloche avec la douche.

Je ne me retourne pas. La panique s'empare de moi et j'essaie de sembler nonchalante en répondant simplement :

- Ouin, il faudrait regarder ça.
- Il faudrait.

Te souviens-tu
la première fois
qu'on a longé ces allées ?
On avait fait une liste,
une toute petite liste.
Il nous fallait une poubelle,
un tapis d'entrée,
un ouvre-bouteille,
des verres,
des collants 3M pour nos cadres,
sûrement d'autres choses, aussi.
Je me souviens pas de tout.

On s'obstinait à chaque rangée.
Je voulais ce qu'il y avait de
moins cher,
mais toi de plus beau,
ça va rarement ensemble.
On faisait des compromis.
Tu me disais :
« mets ça sur Split,
tu me rembourseras
quand t'auras de l'argent »
et je te disais d'arrêter
de répéter ça.
C'est drôle
comment certaines choses
ne changent pas.

Il me semble qu'on était reparties
avec tout ce qu'on voulait
sauf la poubelle.
J'en reviens toujours pas
qu'une belle grosse poubelle
ça coûte 40 piasses.
T'arrive à croire
que ça nous a pris,
quoi,
un an s'acheter une poubelle
finalement ?

As-tu remarqué,
tous les cadres du salon
sont tombés.

Oui oui,
ça me dit de quoi.

Herbicide prêt à l'emploi Scotts
EcoSense Weed B Gon,
vaporisateur à piles,
5 L

Herbicide concentré prêt à
vaporiser Scotts Weed B Gon
MAX pour la pelouse,
1 L

Pulvérisateur d'herbicide
Wilson Total WipeOut Ultra
à piles,
3 L

Hey...
 Est-ce que tu m'écoutes ?
 Je voudrais que tu m'écoutes.
 Parfois, j'ai l'impression
 que tu ne m'écoutes pas,
 comme en ce moment.
 Et depuis un petit bout de temps,
 en fait.
 J'essaie d'être plus présente,
 tu le sais que j'essaie ?

J'essaie d'être plus heureuse,
 d'avoir *l'air* plus heureuse
 je pense que parfois
 je te convaincs,
 je le vois à ton air surpris.
 Ça me fait mal
 un peu,
 ton air surpris.
 Comme si tu ne me voyais plus
 vraiment
 derrière les tiges.
 Et que tout d'un coup,
 comme ça,
 j'apparaissais.

Si on n'habitait pas ensemble
 tu le saurais pas.
 Mais on habite ensemble,
 c'est ça le problème.
 Je peux pas faire semblant
 à longueur de journée
 et je...
 Bon,
 ok.

Excusez-moi,
 je cherche le produit
pulvérisateur en sac à dos
Chapin,
batterie rechargeable,
24 V,
 je l'ai vu sur votre site.
 Oui, il était en stock.

Savez-vous quelle est la
 différence
 Entre le *vaporisateur à pression*
manuel
Spray Maker

Herbicide liquide concentré
 Killex,
 1 L

Pulvérisateur en sac à dos
 Chapin,
 batterie rechargeable,
 24 V

C'est faux
quand je dis que j'ai peur de rien.
J'ai peur de certaines choses.
J'ai peur d'être enterrée vivante :
avec rien pour passer le temps.

J'ai peur que tu
fasses comme moi
et que tu te détaches,
que tu voies que
ça vaut pas la peine
de s'accrocher
à ce qui est déjà perdu.
J'ai peur que tu partes
avant moi.

Je suis fatiguée,
je ne dors plus.
Je ne dors plus.
Je peux te l'admettre,
c'est que j'ai peur de me réveiller.

Faut que je te dise,
c'est ma faute
les plantes
dans l'appart.
C'est à cause de moi
qu'elles sont là.
Ça fait du bien de le dire
à haute voix
mais au fond,
je pense que tu le savais.
Dis-moi,
tu le savais déjà ?
Dis-moi...

Et
Le vaporisateur tout usage
Chapin,
jet à l'envers ?

Qu'est-ce que tu fais ?
Tu viens ?
Tu dors debout.
Tu devrais dormir
la nuit.

Vaporisateur à pression
manuel
Spray Maker

Gants réutilisables en nitrile
FRANK
résistants aux produits
chimiques, G

Cartouche de filtre Rainfresh
VC1 pour produits chimiques,
chlore, goût et
odeurs

Herbicide en barre pour
pissenlits Weedex

Dis-moi...

Dis-moi.

Je te regarde
maintenant
et je n'arrive pas à comprendre
si tu m'aimes encore ou non
alors que tu remplis le panier
d'herbicides.

C'est vrai
que l'appart est rendu
invivable,
envahi.
L'air est lourd,
on peut plus marcher...
Mais l'herbicide ?
Pas sûre.

Pas comme ça,
c'est pas comme ça.

C'est pour toi que je fais ça,
c'est pour t'aider,
tu peux parler,
mais si tu ne fais rien,
ça ne vaut rien.

Je t'ai invitée à venir
pour que tu participes,
que tu fasses enfin
quelque chose pour toi,
pour t'en sortir.

Herbicide à vaporiser
Safer's Top Gun,
prêt à l'emploi

Herbicide prêt à l'emploi
Killex,
709 mL

Herbicide
non sélectif Roundup
concentré,
1 L

Herbicide anti-mousse 5-0-0
avec engrais à gazon,
2,5 kg

Miracle-gro
Contrôle Garden Defense
prêt à l'emploi,
709 mL
Vaporisateur d'herbicide
Wilson Wipeout Ultra,
1 L
Herbicide en bâton Weedex
pour pissenlits,
150 g

L'herbicide,
ça ne fonctionne pas.
Pourquoi
tu doutes de moi ?

Et si on reclouait
les cadres
à la place ?
On pourrait mettre du tapis
et recommencer
à marcher pieds nus.
Plâtrer les fissures.
Ajouter un filtre,
dans la douche.
S'acheter un chat,
l'appeler Jean-Claude -
c'est toi qui voulais ça.

Moi
je voudrais juste
que tu sois là,
vraiment.

Bidon de recharge d'herbicide
pour mauvaises herbes
de surfaces dures et
aménagements paysagers,
capacité de 5 L

Scotts Mousse herbicide
FastAct prête à l'emploi,
1 L

Herbicide prêt à l'emploi Scotts
Weed B Gon MAX,
recharge,
5 L

il faut que je sorte
il faut que je sorte
il faut que je sorte
il faut que je sorte
il faut que je sorte
il faut que je sorte
il faut que je sorte
il faut que je sorte
il faut que je sorte
il faut
que je
sorte
criss
criss
criss
de conne criss d'épaisse criss criss criss fucking conne

“How do you bear this silence ?”

je quitte mes pensées quitte des yeux le crayon stylo noir à gravure professionnelle
dorée Dr. Makaruk 514-916-7932 pour poser mon regard sur l'oreille de ladite Dr.
Makaruk 514-916-7932 je le connais par cœur ce numéro je la connais par cœur
cette oreille à la perle toujours la même perle
je hausse les épaules

“Does it make you uncomfortable ?”

je souris
je dis “no it's ok”
et on repart pour une autre pause

toujours

“You were sharing those thoughts that are... Hard.”

elle laisse sa phrase en suspens et moi je fixe obstinément son oreille je n'ai pas
besoin de les voir pour les deviner ses sourcils froncés son regard inquiet sa bouche
en mince ligne non merci je ne veux pas les voir

“But your tone. It's as if you were talking about what you had for lunch. It's light.”

je prends un temps avant de répondre

“If I said I wanted to kill myself without chuckling, it would sound terribly dramatic.
[chuckles].”

“That’s ok. It’s ok to allow sadness.”

je passe la main dans mes cheveux je glisse mon index sur mon front je suis
fatiguée je me demande pourquoi oui pourquoi n’y a-t-il pas d’horloge dans ce
bureau

“I know. I know. [chuckles] But I am not sad. That’s the thing... The scary part. The
alarming part, if you want. I am not sad. [chuckles] I am... Like... Empty. ”

“Hmmmhm.”

elle ne dit rien et encore ce silence voilà elle voudrait que j’ajoute quelque chose et
peut-être que oui finalement je suis inconfortable dans ce silence
fuck
non c’est vrai je ne suis pas bien dans ce silence alors me voilà qui souris je lui
souris et encore une fois je laisse échapper un tout petit rire
c’est qu’en anglais aussi je m’haïs
chuckles chuckles chuckles
I’ll choke myself and so be it
so be it
je m’en fous au fond
c’est rendu long
attendre
parfois je me demande
will I have to do it myself ?
mais non mais non
c’est pas vrai
écoute
c’est pas vrai
capote pas
je voulais pas te mettre mal à l’aise
je vais bien
si tu veux que j’aïlle bien
j’irai bien
juste assez pour que tu y croies
c’est pas trop difficile
si j’ai l’énergie c’est pas trop difficile
et si je l’ai pas
c’est pas trop grave
je choisis une excuse
au hasard
j’en ai plein de toutes prêtes
de crédibles
c’est facile
trop facile
- il est là le danger -

Il ne faut pas oublier de venir
aux soirées aux soupers
parfois
se forcer
trouver l'énergie
pour les convaincre que je suis bien
mais c'est inévitable
je le sais
je commence
déjà
à venir de moins en moins
de moins en moins
de moins en moins
jusqu'au jour
où on ne m'aura pas vu
depuis longtemps
« as-tu de ses nouvelles ? »
non
non
personne a de ses nouvelles
ses nouvelles
(mes nouvelles)
et un jour
un jour
je crève dans mon appart
personne ne s'y attend
c'est *surprenant*
« elle avait l'air heureuse »
j'avais l'air
heureuse
come on
mais en même temps
c'est vrai
je peux aller bien
juste assez
pour que tu y croies
je te l'ai déjà dit
ce sera suffisant
pour toi
et moi
je serai
une autre fille heureuse
qui part

il faudrait que je parte

HERACLEUM MANTEGAZZIANUM

*La réglementation municipale
exige
de ne pas laisser la berce du Caucase
subsister.
Il est important de ne jamais la semer la planter la multiplier
la transporter.
Si elle est présente sur votre propriété, vous devez l'éliminer.
Intervenez
le plus tôt possible,
idéalement,
pour maximiser les chances de destruction.
Des interventions fréquentes
sur une période d'environ
cinq ans
sont recommandées.*

Coin Sherbrooke et Berri, un jeudi soir. Je suis allée voir une pièce de théâtre avec un ami. On attend que la lumière tourne au vert pour qu'il parte vers le métro. Il décide d'allumer une cigarette, tant qu'à y être. Les quelques personnes autour de nous ont traversé, mais on reste là, lui à me parler entre deux inhalations de tabac, moi à l'écouter, en mettant mon casque de vélo, signe que je suis prête à faire mon bout de chemin.

- Anyway, c'est pas comme si j'allais vivre vieux.
- Moi non plus.
- Dis pas ça.
- ... et toi alors ?
- Les gens heureux veulent vivre vieux. T'as du temps.
- De quoi ?
- T'as du temps. Pour être heureuse. Et là tu voudras vivre vieille. Tu vas voir.

Je roule les yeux ; il jette sa cigarette au sol. Je veux répondre (il y a tellement plus à dire), mais ça ne servirait à rien. Je n'ai pas les mots, c'est mon orgueil qui parlerait à ma place. Le sujet reviendra, ça peut attendre. Ça peut toujours attendre.

je voudrais qu'on se rejoigne dans
l'indicible
commun

 mais entre nous
l'odeur de pétales
blancs
fleurs en ombelles
rappelle l'urine et
n'attire que les insectes
sans sympathie.

J'ouvre à peine la porte de ma chambre qu'une vague de chaleur parfumée m'assaille. J'entre par l'entrebâillement et la referme aussitôt. Il fait humide, ici. Une lumière diffuse entre par la moustiquaire remplie de pollen. Je laisse tomber ma veste au sol – un élément de plus dans le désordre ambiant. C'est peut-être l'œuvre des insectes pollinisateurs, ou bien des plantes qui, je ne sais de quelle manière, ont décelé que j'étais un lieu propice à leur survie, mais de petites pousses non identifiées ont commencé à poindre entre les craques du plancher. De nouvelles couleurs, de nouvelles odeurs ont pris d'assaut ma chambre. Et moi, impuissante, j'essaie de garder un semblant de contrôle chaque matin, armée de gants et d'une petite pelle. Ça prend beaucoup de patience pour peu d'efficacité. Je m'assois sur mon lit et jette un regard sur la pièce. Le désordre me met mal à l'aise. Il s'immisce dans mon dos, sous ma peau ; me donne tant d'intrus à trouver qu'il m'épuise. Et les solutions me semblent de plus en plus impossibles à imaginer. Il faudrait que je demande à d'autres. Que je cherche des témoignages, des conseils, des idées. Je me lève et sors d'un pas décidé. Assise sur le balcon, j'ouvre mon ordinateur et tape dans la barre de recherche : *forum de jardinage*. Je ne peux pas croire qu'il n'y aura personne pour m'aider.

Sujet : Envahissement

▣ Par Salicaire27 Jeu 17 juillet – 23 : 34

Bonjour à toustes,

Je vous écris, car je suis à la recherche de conseils. Je commence par vous dire que je n'ai pas de jardin, car je ne sais pas comment m'en occuper. Malgré tout, de nouvelles pousses apparaissent chaque jour. Je les arrache en prenant bien soin d'enlever les racines, mais elles reviennent toujours, que ce soit au même endroit ou ailleurs, là où je ne m'y attends pas. Auriez-vous une solution ? Je ne veux pas faire quelque chose qui serait néfaste pour l'environnement. Je pense ici aux herbicides ou autres produits chimiques. Mais j'ai vraiment besoin d'aide, car cela me demande beaucoup de temps et d'efforts. Je cherche donc une solution durable.

Merci infiniment d'avance pour votre aide !

Je reçois une notification sur mon téléphone, il n'est pas encore midi. Quelqu'un a publié une réponse à mon message.

Re : Envahissement

📧 Par Haoua_commune Ven 18 juillet – 11 : 27

Salut !

On dirait qu'une raison à ton problème soit que ton sol est pas mal fertile. J'aurais tendance à te suggérer de créer des espaces encore plus intéressants pour les plantes. Par exemple, achète de la terre enrichie et une petite jardinière. C'est comme si tu créais un espace plus invitant que des craques entre les dalles !

Je comprends que ça ne te tente pas de t'en occuper si tu ne connais pas grand-chose aux plantes, mais si tu en as qui poussent dans tous les cas, mieux vaut que ce soit en tes termes ! Elles pourront être incontrôlables, mais en terrain contrôlé, ça a du sens ? En tout cas, c'est mon opinion. Mais je ne suis pas experte !

J'espère que ça t'aide,

Haoua

Plusieurs réponses à ma question ont suivi celle d'Haoua. Certaines pour me conseiller, d'autres simplement pour m'encourager. Ça m'a donné une motivation et une fébrilité que je n'avais pas eues depuis longtemps. Ça m'a fait du bien. J'ai eu envie de m'essayer à cette idée qui ne m'avait jamais traversé l'esprit. Alors j'ai écrit un message privé à Haoua. Pour la remercier, surtout, mais aussi pour lui demander si elle avait des conseils à propos d'où commencer, de quoi acheter. Elle m'a vite répondu avec des suggestions, des photos de son propre jardin, de ses plantes. On s'est écrit toute la journée, cette fois-là. On a parlé de son jardin, de ses fruits. J'aimais lire ses longs paragraphes sur les camerises et les bleuets. Et quand elle s'excusait de s'emporter et d'écrire beaucoup, j'aimais la rassurer. Je n'avais pas besoin de trop écrire, quelques mots suffisaient. On peut dire que c'est comme ça qu'Haoua est entrée dans ma vie.

Et aujourd'hui me voici qui fait les cent pas dans l'allée *pelouse et jardin* de la quincaillerie, à rafraîchir mes messages en attente d'une réponse qui pourra m'éclairer sur le terreau d'empotage à choisir. Je reviens vers mon panier. Inspecte ce que j'y ai déjà mis. Prends une photo pour l'envoyer à Haoua. Je remets mon téléphone dans ma poche, le ressors. Enfin ! Lorie10 me suggère de faire mon propre terreau pour plus d'efficacité. Elle précise :

Deux tiers de terreau d'empotage standard
Un sixième de terreau d'empotage pour orchidées
Un sixième de terreau perlite

J'ai une confiance aveugle en Lorie10. Je trouve les trois variétés en question et les mets dans mon panier. Je suis prête à rentrer et à tout assembler.

une jardinière surélevée en bois recyclé avec tablette sous la fenêtre
un carré potager à montage rapide sous le sommier
un lit de jardin modulaire en partie dans la garde-robe
des vases suspendus aux murs
des ensembles de pots de grès et de macramés accrochés au plafond
de la terre sous les ongles
la sueur sur mes tempes
l'espoir d'une chambre à soi

Les premières semaines ont été difficiles. Je ne vais pas mentir. Les pouces s'entêtaient à pousser là où il ne fallait pas. Parfois, même, elles sortaient de la chambre. Certains jours, je préférais dormir dans le salon ; ignorer ce qui m'attendait au bout du couloir. Mais sur le sofa, à la lumière blafarde de mon téléphone, j'écrivais à des inconnus pour leur demander conseil, pour leur parler de ma fatigue fasce à mon envahissement. Et on me répondait. Toujours, on m'encourageait. Alors le lendemain matin je me levais et j'allais remettre ma chambre en ordre. Haoua m'envoyait des photos de ses récoltes de tomates. Des photos d'elle devant des plants d'épinards, tout sourire. Elle écrivait : *ce sera toi bientôt !* Et je la croyais. Peu à peu, j'ai commencé à prendre confiance. Chaque jour, au même moment pour ne pas oublier, je sais où arroser et en quelle quantité. Il faut dire que j'ai fait des erreurs. Dans le carré potager sous mon lit, les longues tiges n'avaient pas l'espace pour se déployer. Plutôt que de se plier à l'horizontale pour trouver la lumière, elles ont percé mon matelas, entre les lattes, et sont venues me piquer le dos. J'ai dû tout enlever. Mais j'ai fait bien attention de conserver les racines en arrachant les plants. Je les ai replantés dans la garde-robe, qui était toujours vide, à mon grand étonnement. Et voilà qu'aujourd'hui je découvre la salicaire fanée entre deux cintres. En inspectant la terre, je remarque des pousses différentes. Vertes, avec de petites taches rouges. Je ne les avais pas vues auparavant. Je les prends en photo pour les documenter. Je ne m'inquiète pas. Après tout, elles respectent le territoire que je leur alloue. Elles ne devraient pas poser de problèmes.

Elles posent des problèmes.

Comme une présence inquiétante qu'on imagine dans la noirceur de sa garde-robe. J'ai l'impression qu'elle peut se glisser dans la nuit pour réapparaître là où je ne m'y attends pas. Elle est menaçante, avec ses longues tiges recouvertes de poils rigides, semblables à des épines. J'ai recommencé à mal dormir depuis que je sais qu'elle est là. J'ai essayé de l'arracher à mains nues, mais sans succès. La sève m'a coulé entre les doigts. Je l'ai essuyée rapidement sur mes cuisses avant de me réessayer à l'arracher, mais ça n'a servi à rien. J'ai eu envie d'en parler à Haoua, de lui demander conseil, mais je ne veux pas qu'elle s'inquiète pour moi. Et je n'ose plus parler de plantes à Marjo. Elle me blâmerait de ne jamais avoir voulu utiliser l'herbicide qu'elle m'a acheté, et on rejouerait le même dialogue. Non, il vaut mieux ne rien dire, trouver la solution moi-même.

Sur mes bras, de grandes plaques rougeâtres semblables à des brûlures. Sur mes cuisses, de petites cloques. J'imbibe une serviette d'eau froide avant de la mettre à plat sur mon corps. C'est un soulagement éphémère. Je soupire. Depuis que j'ai tenté de me débarrasser de cette plante à mains nues, je réagis aux rayons du soleil. Impossible de sortir. Les rideaux tirés, je reste dans mon lit toute la journée à espérer que ça passe. Je pense à la fête d'un ami, ce soir. Je suis à court d'excuses. Mais comment dire à quelqu'un que je ne peux plus sortir à cause d'une plante dans ma chambre ? En dernier recours, j'ouvre mon téléphone. Je l'avais fermé, fatiguée de voir le nombre de notifications augmenter – incapable de supporter la culpabilité de ne pas prendre le temps de répondre. Je retourne sur le forum. Crée une nouvelle publication.

Sujet : Help

📧 Par Salicaire27 Sam 23 août – 15 : 02

Bonjour,

Une plante est apparue. Elle est immense, elle atteint mon plafond. Elle a de petites fleurs blanches en ombelles. Sa tige est rigide, creuse. (Voir photo.) Depuis qu'elle est là, et que je l'ai touchée, je suis sensible au soleil. Pour ainsi dire, je brûle. Littéralement. Ça m'empêche de sortir. Que faire ? Avez-vous des solutions pour moi ? Avez-vous déjà été dans la même situation ?

Merci

15 : 15 *Il n'y a rien à faire*

15 : 17 *Ouf, bonne chance. Si c'est la berce du Caucase, comme je le pense, ça va être très difficile de t'en débarrasser*

15 : 26 *Je suis dans la même situation depuis des années. Tu vas t'habituer.*

16 : 00 *Moi ici j'ai plusieurs plants de berces. Et moi je sors. Fais un effort.*

16 : 44 *Je ne sais pas si tu pourras trouver des conseils ici... malheureusement, il n'y a pas grand-chose à faire sauf vivre avec.*

17 : 32 *Si tu as une berce chez toi, tu as dû mal prendre soin de ton terrain. Arrange-toi avec ça*

17 : 50 *N'écoute pas les autres. Ils sont jaloux. C'est rare, avoir une berce du Caucase. C'est spécial. Ils peuvent dire ce qu'ils veulent, mais ils ne peuvent pas réellement comprendre. Au mieux, ils feront semblant. Tu es dans une situation difficile, irrémédiable. Accroche-toi à ça. L'unicité. Personne ne va te faire sentir spéciale comme cette berce. Chéris-la.*

La chérir. C'est tentant. Mais la photosensibilité me couperait du reste. Ça me monterait à la tête. Des vapeurs de sève plein les narines. Non. Je ne suis pas unique. Il y en a d'autres, dans ma situation. Et il y a ceux qui essaient de comprendre. Ça vaut quelque chose. Alors je me fais un plan par étapes :

1. Acheter un produit pour les brûlures
2. Guérir mes brûlures
3. Acheter un costume d'astronaute
4. Me débarrasser de la berce

IMPATIENS GLANDULIFERA



Un salon.

L'expansion des corps sous la lumière étourdissante d'une mini lampe disco multicolore. De temps à autre, un danseur fatigué se laisse choir sur un des divans repoussés contre les murs en début de soirée. Je suis au milieu de la pièce. Immanquable dans mon scaphandre lunaire. Je dépasse tout le monde d'une demi-tête : ce sont les bottes. Et le casque, peut-être, aussi. Je l'ai remis après avoir bu un peu trop vite les trois bières de micro que je m'étais apportées. J'ai même refermé la visière. Aucune parcelle de moi n'est visible, mais j'occupe l'espace. À un tel point qu'il semble y avoir un périmètre établi autour de moi. C'est vrai que mon costume prend de la place, surtout le sac, en arrière, que j'oublie alors que mon corps ondule au rythme de la musique, comme au ralenti. Je lève un bras puis l'autre, tournoie, tangué sur mes deux pieds. Je me répète *je suis bien. C'est un beau moment. Je suis bien*. Mes yeux sont fermés, mais je devine le jeu de couleurs sur mon habit blanc. Je m'imagine gracieuse au milieu de la foule et je ris. Marianne agrippe mes deux gants et s'approche de mon oreille pour me demander si je veux boire de l'eau. Je prends un moment pour la reconnaître, pour me replacer dans ce salon, cette fête, cette soirée. Elle répète sa question, plus fort pour tenter d'enterrer la musique, et ajoute que mon costume est original, mais pas très pratique. Je lui crie *Village des valeurs !* et continue à danser, ses mains toujours dans les miennes. Mes mouvements sont moins naturels, plus réfléchis. Le sourire de Marianne m'ancre dans mon corps et je commence à prendre conscience de mon inconfort dans cette pièce étouffante. Pour la première fois, j'ai l'impression que mes sous-vêtements sont imbibés de bière et de sueur, alors qu'une goutte perle le long de mon dos. Je ferme les yeux encore, mais n'arrive plus à me sentir bien. J'ai un spasme de malaise alors que des bribes de la soirée commencent à me hanter, déjà.

Wow, devinez qui est venu ! Contente de te voir, j'étais certaine que tu viendrais pas.

Aurais-je dû ne pas venir ? Si c'est ce qu'on attend de moi de toute façon. Peut-être que ça fait chier, au final, que je sois venue. On m'invite par politesse, par pitié. On se dit, si on n'est pas là pour elle, peut-être qu'elle va se tuer.

Attends, quoi ?

Non. Non. La musique,
laisser la musique m'envahir.

Me concentrer sur les paroles. *It will take a while...*

Me répéter que je suis bien, que je suis contente d'être là.
Fermer les paupières un peu plus fort.

Ça fait longtemps qu'on t'a pas vue, qu'est-ce que tu deviens ?

Est-ce qu'on me blâme ? Je voudrais venir plus souvent, vraiment, mais je n'ai pas l'énergie, comprenez-moi. Mais je suis là, aujourd'hui, je suis là. Ne m'oubliez pas. Invitez-moi. Encore.

Wow Claire, méchant beau costume. C'est hot.

Claire ?

J'ouvre les yeux. Je ne vois pas celui qui parlait. Autour de moi, les corps sont en apesanteur. Je ressens une vague de fatigue et m'avoue finalement que je n'ai pas envie d'être là. Que je ne suis pas bien, qu'il faut que je sorte. Je prends Marianne dans mes bras, ça écrase mon costume humide contre ma peau brûlante ; j'ai un haut-le-cœur. Je lui fais signe de la main et me dirige vers la porte. Je pense qu'elle me parle, mais mon pas est décidé. Je dois sortir, ça presse.

Je suis une astronaute sur Sainte-Cath, une astronaute assise au fond de la 30 Saint-Denis, une astronaute qui s'est trompée de direction et qui le réalise au terminus de la ligne. Je détonne dans la nuit, me sens intrusive dans la ville. Et étrangement, ça ne me déplaît pas. Je m'assois sur le bord du trottoir et fixe le nom de la rue, en attente d'une illumination, d'une idée, d'un signe, peut-être même d'un passant qui voudrait bien me prêter son téléphone pour que je retrouve mon chemin. Mais il ne se passe rien.

Je dois bouger, préserver le silence, la quiétude qui s'est installée dans ma tête.
Ne pas dessaouler tout de suite.
Surtout pas.

Alors je me lève d'un coup, prends quelques secondes pour calmer l'étourdissement qui m'assaille, et traverse la rue. Je marche, guidée par le pont Jacques-Cartier, le bras droit tendu, le pouce en l'air. Je n'ai pas peur. Je n'ai peur de rien.

J'entends Marianne, dans ma tête ; sa voix qui me dit que je fais toujours des trucs cons, que je ne réfléchis jamais. J'entends Marianne dans ma tête, qui dit qu'elle s'inquiète pour moi, que ce n'est pas ma faute mais qu'il faut qu'elle me le dise : elle s'inquiète.
Je pleure dans mon scaphandre lunaire, mais je reste debout.

Je marche, le bas droit tendu, le pouce en l'air. J'essaie de chasser Marianne de ma tête en me disant que je la déteste, que je la déteste tellement, que je déteste qu'on me dise qu'on s'inquiète pour moi, que ça m'insulte, que je me déteste, que je me déteste tellement. Pis qu'il faudrait que j'aille aux toilettes. *Fuck*. Je savais que j'aurais dû m'habiller en dessous du costume. Je tente de m'orienter en cherchant le nom de la rue où je marche, quand une auto s'arrête à côté de moi. Je souris sous ma visière, c'est un Ford Escort. Ma première voiture. Au volant, le conducteur me semble être dans la cinquantaine, les cheveux grisonnants, le visage un peu joufflu. Il baisse sa fenêtre avant de me lancer :

- Pas sûr que vous allez réussir à trouver une *ride* vers la lune.

Je ris.

- J'en reviens, de la lune. Non, je suis en expédition sur Terre cette fois-ci.

Je sors avec difficulté un papier plié de ma poche. Je le lui tends : je sais m'avouer vaincue devant la taille de mes gants. Il l'ouvre, lève le sourcil et me regarde, l'air de se dire qu'il s'est arrêté pour une fêlée.

- Qu'est-ce que c'est ?
- C'est une balsamine de l'Himalaya. Je suis à sa recherche. Enfin, à leur recherche.
- C'est difficile à trouver ?

Il est intrigué, je pense. Ce n'est pas toutes les nuits qu'on croise une astronaute en quête de fleurs.

- Non, je crois pas. J'en ai jamais vu. Mais c'est envahissant. C'est supposé pousser sur le bord des routes, quoiqu'il faut dire que pas mal toutes les plantes envahissantes le font, c'est curieux quand on y pense, mais *anyway*, c'est aussi dans certains boisés. Si vous allez sur la Rive-Sud, je pourrai débarquer quelque part sur la route, en bordure d'une petite forêt.
- Oui, oui... je vais sur la Rive-Sud...

Il n'a pas l'air certain. Je soulève ma visière pour qu'il cesse de parler à son reflet et constate que je suis une vraie personne sous mon costume. On me dit souvent que j'ai l'air innocente, et je n'ai pas honte de l'utiliser à mon avantage. Je lui offre mon plus beau sourire.

- Si tu m'expliques pourquoi cette plante est si spéciale pour que tu la cherches en plein milieu de la nuit, j'ai pas de trouble à t'embarquer.
- *We've got a deal.*

Je n'y pense pas à deux fois avant de contourner le devant du véhicule pour venir me glisser par la porte côté passager. Je pose mon sac sur mes genoux et me répète une dernière fois *je n'ai peur de rien.*

L'Impatiente glanduleuse *Impatiens glandulifera*
dite Balsamine de l'Himalaya

Balsamine Géante

Millefleurs
Purple jewelweed
Policeman's Helmet
Glandular touch-me-not
Himalayan Balsam

cousine de l'Impatiente de Balfour *Impatiens balfourii*
Balsamine de Balfour
Balfour's jewelweed
Balfour's touch-me-not
Impatiente des jardins
Poor's Man Orchid
(mais à ne pas confondre)

cousine de l'Impatiente du cap *Impatiens capensis*
Balsamine du cap
Spotted touch-me-not
Spotted jewelweed
Orange touch-me-not
Chou sauvage
(mais à ne pas confondre)

cousine de l'Impatiente à petites fleurs *Impatiens parviflora*
Impatiente parviflore
Balsamine à petites fleurs
Small-flowered jewelweed
Small flowered touch-me-not
Small touch-me-not
(mais à ne pas confondre)

cousine de l'Impatiente pâle *Impatiens pallida*
Pale Jewelweed
Pale touch-me-not
Pale snapweed
(mais à ne pas confondre)

s'est échappée des jardins ;

prolifique
incontrôlable
remarquable ;
une menace
exotique envahissante

c'est elle que je cherche

« Ce n'est pas une bonne idée. Tout ça, ce n'est pas une bonne idée. Je sais pas si c'est un truc de quête personnelle ou quelque chose du genre, mais c'est pas raisonnable. Aller toute seule dans le bois sur le bord de la route, en pleine nuit, je peux te dire que c'est le début de ben des histoires qui finissent mal. Pis n'importe qui pourrait te dire ça. Pas rien que moi. Pis l'Halloween en plus ! C't'un soir pour que les tout croches sortent faire leurs affaires de tout croches, mais déguisés. Tu comprends ? J'pense vraiment qu'on devrait être raisonnables, tous les deux. »

Il se retourne vers moi, mais se retrouve face à lui-même, dans la visière de mon casque. Il écarquille les yeux. Je sens que son regard ne cherche plus à se poser sur la jeune fille dans le costume d'astronaute, mais qu'il est plutôt fixé sur lui-même, son propre visage, son air fatigué. Il détourne le regard rapidement. La nuit ne fait pas de délicatesse, elle a creusé de lourds cernes sous ses yeux et des rides se dessinent autour de sa bouche. Il passe une main sur ses joues avant de serrer le volant.

« Je comprends que ça peut être décevant que je te dise ça. Je sais pas comment tu le prends, remarque. Tu réagis pas vraiment. Je me demande un peu si tu dormirais pas là-dedans. *Il rit et se retourne brièvement vers moi.* Mais moi je trouve ça dangereux. Je veux dire, t'as quel âge ? Non, non. Réponds pas à ça. C'est pas nécessaire. T'as l'air jeune, pis c'est suffisant. Moi j'ai deux filles. Elles habitent pu chez nous. Et c'est parce qu'elles ont eu l'âge de déménager, hen. Pas parce qu'on s'entend plus. Je les aime ben gros. Et si elles avaient des idées comme ça, j'aimerais ça que quelqu'un leur remette les pendules à l'heure et leur dise que c'est pas une bonne idée. Alors moi je fais ça pour toi, et pour ton père... et un peu pour moi, aussi. C'est peut-être pour ça que j'ai accepté de t'embarquer tantôt. Que je me suis arrêté. L'image était belle. Je voulais sentir que je servais à quelque chose. Et peut-être que j'avais envie d'avoir quelqu'un à qui parler. Mais tu parles pas vraiment. Depuis que t'es embarquée, tu parles pas vraiment. Je m'attendais pas à ça. T'avais l'air toute énergique, dehors. T'as-tu peur ? T'as pas à avoir peur, je fais le meilleur pour toi. Oui, je pense vraiment que la meilleure manière de t'aider, c'est de pas te laisser aller dans la forêt, toute seule, sur le bord de la route. Écoute. C'est mieux comme ça. T'as l'air bien. Je veux dire, comme personne. Comme, t'as l'air d'une bonne personne. Ok oui tu veux chasser une plante dans la nuit et c'est un peu... étrange ? Mais à part de ça t'as l'air d'une bonne fille. *Il prend une pause, regarde la route, un petit sourire aux lèvres.* Faut en prendre et en laisser de ce que je dis. Mais t'es de bonne écoute en tout cas. On se demande même si t'es là, là-dedans. »

Il se retourne de nouveau vers moi, l'air d'attendre que je réponde, que je confirme que je suis bel et bien là. Ses doigts pianotent sur le volant. Je me décide à tourner la tête pour lui faire face. Il me fait chier avec son monologue.

« Ok, mais, ça fait quand même un petit bout qu'on roule. Si je comprends bien, vous me ramenez à Montréal ? »

Lorsque les graines parviennent à maturité et que vient le moment pour la plante de les expulser, il se produit alors un phénomène qui ne dure qu'une fraction de seconde.

Maudit trou de cul maudit trou de cul maudite conne d'être embarquée d'avoir levé le pouce. Je prends une grande respiration, essaie de me calmer. Je m'adosse au mur du dépanneur de la station-service. Je me sens mal d'insulter le conducteur. Ce n'est pas sa faute, c'est la mienne. C'était con. Vraiment. Je regarde une dernière fois le billet d'autobus qu'il m'a acheté avant de le mettre dans ma poche. Je ferme les yeux. Encore 1h30 à attendre. Puis au moins 2h de transport pour être enfin chez moi. *Fuck.*

L'Une des membranes qui relie deux segments adjacents commence à se fissurer.

J'ouvre les yeux. Je n'arrive pas à dormir, même si je me sens épuisée. Au fond de moi, je sais que c'est parce que j'ai peur. Pas seulement de ma solitude, ici, au milieu de la nuit, à la lueur des néons de la station-service, mais aussi de celle qui m'attend chez moi ; des excuses que je devrai faire aux messages inquiets auxquels je n'ai pas répondu. Je leur dirai que j'ai oublié mon téléphone à la fête. Que celui, perdu, sur le bord du bain ou au coin de la table des chips, c'est le mien. Mais est-ce que ce sera suffisant ? J'ai accumulé à mon dossier plusieurs non-réponses. Elles seront retenues contre moi. Je le sais.

Les autres cèdent à leur tour et la capsule commence à gonfler, sans pour autant s'ouvrir à son extrémité.

Je pourrais remettre mon casque et explorer le boisé qui borde la route. Peut-être y trouver l'impatiente, ce serait au moins ça de gagné. Mais juste à m'imaginer, seule, au pied des grands arbres, la boule logée dans mon ventre se densifie. Et de toute façon, je sais bien que je n'y trouverais que des traces humaines. Déchets – canettes – pneus – vitre – sacs plastiques déchiquetés par les branches – Marianne – Les nombreux textos que Marianne m'a sûrement écrits – La colère de Marianne – La colère des autres – Ma colère – Moi.

Voilà tout le génie de l'affaire, car en procédant ainsi, la plante pourra transformer de l'énergie élastique en énergie cinétique et ainsi provoquer une explosion.

Je voudrais que mon chagrin explose que ma colère explose que tout se disperse autour de moi qu'il ne reste qu'un costume d'astronaute vide sur la chaussée devant le dépanneur.

Tout à coup, l'extrémité de la capsule cède et les graines sont alors projetées à une vitesse de 14 km/h sur plusieurs mètres de distance.

Ma peine ne s'enfonce pas dans le sol, ses racines sont frêles. Elle est aérienne, contagieuse. De petites capsules contenant des millions de graines qui adhèrent à la peau, aux vêtements. Elles s'entassent sous les pompes à essence, restent coincées entre les semelles des souliers. Elles savent se faufiler, apparaître où on ne s'y attend pas. C'est la surprise qui vient après avoir fait connaissance. La suite logique. Le *deal breaker*.

Il est 4h17. La porte du dépanneur s'ouvre dans un grincement. Le commis sort et s'assoit à côté de moi. Je ne me retourne pas. Il me tend un sac de chips.

[moi] Non merci.

Le commis ouvre le sac et commence à manger les chips. C'est bruyant.

[commis] Tu t'es chicanée avec ton père ?

[moi] C'était pas mon père.

[commis] Ok...

Le commis mange plus de chips. Je ne me retourne pas. Je sens qu'il veut entamer une discussion.

[commis] Veux-tu quelque chose pour t'occuper ? L'autobus passe quand même dans plus qu'une heure. En dedans il y a des mots fléchés. Ou des mots croisés. Des sudokus, aussi. Pis d'autres affaires. Tu peux t'en choisir un, je te le chargerai pas.

[moi] Non, merci. C'est gentil.

[commis] Ok... Ça te dérange pas, si je reste là un peu ? T'sais, c'est ma pause...

[moi] Non non, c'est correct.

[commis] C'est vraiment poche, travailler le soir de l'Halloween. Mais en tout cas, t'es le plus beau costume que j'ai vu ! Pis, ben, le seul, aussi, maintenant que j'y pense. Les gens costumés ne passaient pas par la station-service, ça a de l'air.

[moi] Faut dire que c'est un peu un trou, ici.

Le commis rit

[commis] Oui, c'est vrai. C'est un peu un trou.

Le commis commence à parler. De sa job : des anecdotes, des inconvénients, des avantages. Je n'écoute pas vraiment. Je ris quand il rit, je laisse sortir des sons d'approbations quand il y a des petits silences pour avoir l'air de participer activement. Ça semble le contenter.

[commis] Parfait ! Par contre faudrait juste attendre que j'aie fini mon shift, à 5h.

[moi] Attends, quoi ?

[commis] Pour te ramener, je peux pas juste partir.

[moi] Oh, *oh my god*. Je suis plus assez saoule pour encore embarquer avec un inconnu.

[commis] Attends, alors tantôt le monsieur, c'était juste un inconnu qui t'a embarqué de même ?

[moi] Oui ! Ben, non. Non, pas exactement. C'est moi qui lui ai demandé d'embarquer. J'ai fait du pouce !

[commis] Donc t'as fait du pouce, tu t'es rendue sur la Rive-Sud, mais t'habites à Montréal ? Tu sais qu'avec le pouce, faut dire où c'qu'on veut se rendre ?

Je me retourne. Crissement agacée de me faire prendre pour une innocente.

[moi] Ben oui, je le sais ! Mais je voulais aller sur la Rive-Sud.

[moi, soudainement un peu gênée] Je voulais aller chercher une plante.

[commis, pas sûr de comprendre] Une plante ?

[moi] Oui, une plante ! C'est une plante envahissante, ça peut atteindre jusqu'à cinq mètres, ça crée des espèces de gros buissons fleuris. J'en ai jamais vu ! Et je voulais en voir. Et je me disais, avec mon costume d'astronaute, je suis protégée, je vais pas la propager. Et en plus, l'image était belle. Dans un film, ou un clip, ça serait stylé. Un moment fort. Esthétique.

[commis] Je pense que tu essaies un peu trop de faire des choses juste pour les apparences.

[moi] Ben c'est ça, exactement ça ! Forcer l'image. J'essaie de forcer l'image...

Il y a un silence.

[commis] Je pense que tu réfléchis trop.

[moi] Merci, voilà, ma vie est changée.

[commis] Ha. Ha. Non, mais, sérieusement, si on retourne à la plante, qu'est-ce qu'elle a de spécial ? Elle est juste belle ?

[moi] Non, pas seulement ! Ses graines sont dans des capsules qui explosent, et ça crée une réaction en chaîne vers les autres capsules. C'est comme ça qu'elle se propage aussi facilement ! Je trouve ça cool.

[commis] Ok, c'est tout ? Ça veut dire quoi, dans le fond ? Est-ce qu'il y a une symbolique, quelque chose ?

[moi] Non, je pense pas... J'ai de la misère à réfléchir. Je sens les choses, mais je ne me les explique pas. Et je sais pas trop si je devrais me faire confiance.

[commis] Ouin, c'est *deep*.

Je hausse les épaules. Le commis semble mal à l'aise. Il recommence à manger des chips en silence.

Je ne sais pas quoi te dire.

Entre prendre un autobus, le métro, marcher pour enfin arriver chez moi en pleine matinée, ou accepter qu'un inconnu me ramène, j'ai eu envie de choisir l'option rapide. En finir au plus sacrant avec cette interminable soirée. Vraiment, c'est tout ce que je voulais. Alors quand le commis m'a offert à nouveau de me ramener, qu'il a dit qu'il pouvait même me déposer à ma porte, je n'ai pas pu m'empêcher de dire oui. De dire merci.

Et *je sais*. Pourquoi un inconnu voudrait-il me rendre service, juste comme ça ? Les gens ne font pas les choses pour rien. Et je ne peux même pas te dire que j'avais envie d'y croire, à cette bonté désintéressée. Je voulais juste rentrer chez moi et, enfin, ne plus avoir à réfléchir. Dormir. C'est tout.

J'ai essayé de faire des efforts de politesse au début : un peu de *small talk*, un peu d'intérêt sur sa vie – des questions, même. Mais j'étais tellement fatiguée. Tu comprends ? Tellement, tellement fatiguée. Je me suis endormie. Je ne pourrais pas te dire quand. Mais maintenant, il est 5h50 sur le cadran de la voiture. Je viens de me réveiller. On est devant chez moi, l'auto arrêtée. Le commis est sur son téléphone. Je lui demande si on vient d'arriver. Il a l'air gêné. Je ne lui laisse pas le temps de répondre. Je lui dis qu'il aurait dû me réveiller, voyons. Mais merci. Merci beaucoup. Je pose la main sur la poignée pour sortir. Il me dit qu'en fait, il voulait *vraiment* me demander si je portais quelque chose, en dessous de mon costume. Sa voix se veut attirante. Je pense. Peu importe, c'est la phrase de trop. J'ai une boule dans le fond du ventre. Je ne réponds pas. Je referme la porte doucement - marche à reculons - le fixe pour appréhender le moindre élan de sa part. Il bouge. Je tombe. Me relève. Il baisse sa fenêtre et me lance : Désolé, je voulais pas te faire peur, c'était innocent, comme question. Mais il reste là, la tête sortie. Il attend. Moi aussi. Je suis immobile, devant ma porte. Je veux le voir partir.

Il soupire.

Il dit : esti de weirdo.

Il part.

J'ouvre la porte de l'appartement de peine et de misère, en trébuchant. Je m'effondre dans mon lit de jardin modulaire. En retirant mon casque, des litres d'eau tombent. C'était un scaphandre. Rien de plus. Il n'y a jamais eu de lune. Sous mes yeux, les petites feuilles flétries des salicaires boivent, reprennent leur éclat, me narguent. Alors je les arrache. Je les arrache et je les déchire. Les porte à ma bouche, les mastique bruyamment. Avale. En reprends. Je creuse jusqu'au fond du bac. Mes ongles cassent. Mes hoquets s'estompent. Je m'épuise. J'ai le ventre plein.

Dans les jours qui ont suivi, j'ai eu d'horribles crampes d'estomac. À en ressentir des spasmes de douleur. À devoir m'agripper à ce que je trouvais à proximité. J'ai pris des bains, beaucoup de bains, j'ai bu de l'eau, du thé. Ça a aidé. Puis, un matin, j'ai remarqué, près de mon nombril, plusieurs petits boutons blancs. J'ai pensé faire une allergie. Mais c'était finalement le début de nouvelles pousses, à même mon ventre. Nouveau substrat. Je l'avais cherché, faut dire.

LYTHRUM SALICARIA

Tableau III

Il y a encore le vent dans mes cheveux,
encore l'été qui réchauffe,
canicule en petites flaques
sous mes lunettes soleil.

Si je m'effondre,
j'aime croire que *ce sera ainsi :*
par le dedans de moi-même
vers vous.

Qu'il ne jaillira ni tige ni pétales
mais de petites branches
de camérisiers.

Marianne au volant, nous sommes à une lumière rouge. Par la vitre, je distingue cette tige si familière, ornée de fleurs roses. Je lui demande si elle la voit aussi.

- Sur la bande de trottoir ? Tu parles des fleurs roses en grappes ?
- Oui !
- Tu connais ? Je savais pas que tu étais experte horticole !
- Je pense que c'est la salicaire... mais en même temps, j'hésite. C'est une plante envahissante. Pourquoi la ville l'aurait choisie pour ses bandes végétalisées ?

Marianne hausse les épaules. Elle ne répond pas, pense sûrement déjà à autre chose. Mais moi, je m'inquiète. Et si c'était moi, qui l'avait répandue ? D'abord de ma chambre à l'appartement, puis de l'appartement à la ville. Si j'étais responsable ?

- Ça va ? Tu as l'air dans tes pensées.
- Je pense encore à la plante. Je comprends pas.
- C'est peut-être même pas celle que tu crois ! Et si c'est le cas, c'est peut-être simplement une erreur ici. Saute pas aux conclusions tout de suite. Et si jamais, je dis bien si jamais, finalement tu as raison et que tu en vois ailleurs, ne reste pas avec ton ruminement. Agis.
- Comment ? Qui contacte-t-on quand on veut discuter d'horticulture urbaine ?
- Le 311, j' imagine.
- Bonne idée.

Au coin de Rosemont
de Saint-Michel
de la 17^e
Lanaudière
Saint-André
Des Ormeaux.

Je veux bien admettre qu'elle est belle, la salicaire,
mais quand même,
c'est étrange,
une plante illégale
partout en ville.

La sonnerie se fait entendre.
Je sens l'angoisse se loger dans mon ventre.
J'essaie de trouver mes mots, de prévoir ce qui sortira de ma bouche.
Je parlerai pétale, tige, parfum.
Solitude des fleurs
rigidité des tiges
pilosité, ombelles, nervures.
Je parlerai salicaire berce du Caucase
pissenlit
impatiente phragmite
et tant d'autres

Bonjour, merci d'avoir contacté Info-Social. Je m'appelle Bérénice. Est-ce qu'il y a quelque chose avec laquelle je peux t'aider aujourd'hui ?

Se tromper d'un chiffre et se retrouver face à soi-même

enfin

EMPRUNTS

Le livre *50 plantes envahissantes : Protéger la nature et l'agriculture* de Claude Lavoie m'a servi de guide et d'inspiration tout au long de la rédaction de ce texte.

p. 16 : l'italique renvoi à l'article « De mystérieuses graines envoyées de Chine sèment l'inquiétude » écrit par Alix Villeneuve.

p. 29 : l'italique renvoi à la page « Semence de mauvaises herbes : *Lythrum salicaria* (Salicaire commune) » du site web de l'Agence canadienne d'inspection des aliments.

p. 40 : l'italique renvoi à la page « Berce du Caucase » du site web de la Ville de Québec.

p. 47 : *Une chambre à soi* est le titre d'un essai de Virginia Woolf.

p. 53 : le code QR mène à la chanson « Space song » du groupe Beach House.

p. 57 : les informations sont reprises de la page « Impatiente glanduleuse » du site web de Fleurs du Québec Inc.

p.60-61 : l'italique renvoi à la page 231 du livre *50 plantes envahissantes : Protéger la nature et l'agriculture* de Claude Lavoie.

p. 67 : l'italique renvoi au recueil *Pour les désespérés seulement* de René Lapierre, p. 89.

POUR LES DÉSESPÉRÉS SEULEMENT : UNE RÉSISTANCE VÉGÉTALE

INTRODUCTION

Pour le titre de son neuvième recueil de poésie publié à la maison d'édition *Les Herbes rouges*, René Lapierre a repris une citation de l'auteur Walter Benjamin tirée de son essai portant sur les *Affinités électives* de Goethe : « Pour les désespérés seulement nous fut donné l'espoir⁶ ». Lapierre n'en a gardé que les premiers mots, publiant son livre sous le titre *Pour les désespérés seulement* en 2012. Ce recueil est divisé en six sections, intitulées, dans l'ordre : « Botanique générale », « Catalogue de fleurs », « Botanique spéciale », « Herbier un », « Herbier deux » et « Envoi ». Comme certains de ces sous-titres le suggèrent, une forte présence du végétal s'impose dans les 152 pages qui composent le recueil, et ce par l'utilisation de passages empruntés à la *Flore-manuel de la province de Québec* écrite par le père Louis-Marie Lalonde. La flore étant l'inventaire des espèces végétales en un lieu donné⁷, une flore-manuel est un ouvrage les regroupant et les décrivant afin d'en permettre l'identification. Elle est donc « destinée à l'enseignement de la botanique⁸ ». Les emprunts qu'on retrouve dans le recueil de Lapierre sont reconnaissables par leur typographie italique. Ils occupent parfois une page complète, ou alternent avec des vers à la graphie régulière. À certaines occasions, ils sont absents d'une page, ou même d'une section : notamment, la dernière, « Envoi », en est complètement dénuée. En tout et pour tout, leur présence est variable et on peut ainsi comprendre dès le départ que le sens ne vient pas de la régularité de leur présence, mais plutôt de leur

⁶ Lapierre, René, *Pour les désespérés seulement*, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Poésie », 2012, p. 144. Désormais abrégé en (PLDS), suivi du numéro de la page.

⁷ Université de Sherbrooke, « Flore », *Dictionnaire Usito*, <https://usito.usherbrooke.ca/définitions/flore> [consulté le 7 avril 2023].

⁸ Université de Sherbrooke, « Publication du livre “Flore-manuel de la province de Québec” par le père Louis-Marie », *Bilan du siècle : Site encyclopédique sur l'histoire du Québec depuis 1900*, <https://bilan.usherbrooke.ca/bilan/pages/evenements/475.html> [consulté le 7 avril 2023].

juxtaposition avec les passages à graphie régulière. Ces derniers, où une voix poétique au *je* se mue parfois en un *nous* collectif, ainsi qu'en appels au *tu* et au *vous*, tissent à travers une poésie aux vers libres une dénonciation du capitalisme :

Les chiffres mentent.

Les quantités nous aveuglent.

« Maintenant » est une exception
et doit le demeurer.

Le présent n'apparaît pas.
Il ne disparaît pas. (*PLDS*, p. 98)

Dans son livre *Cannibal Capitalism*, Nancy Fraser définit le capitalisme comme étant non seulement un système économique, mais aussi « a societal order that empowers a profit-driven economy to prey on the extra-economic supports it needs to function⁹ ». Parler de profits, c'est prendre en compte des chiffres et des quantités, soit des aspects de l'économie ayant une « prétendue objectivité quantitative et factuelle¹⁰ ». Or, dans ce poème, la voix poétique vient d'emblée remettre en question l'objectivité associée aux chiffres en énonçant qu'ils mentent. En effet, ils peuvent être manipulés par certains groupes, et ainsi leur profiter autrement qu'à d'autres : c'est précisément ce que pose la définition de Fraser. De plus, les deux dernières strophes du poème suggèrent un effet cyclique, où l'attrait du profit – représenté de manière métonymique par les quantités – tourne le *nous* vers le futur plutôt que le présent, ce qui fait en sorte qu'il reste finalement coincé dans un quotidien duquel il ne profite pas, car s'il ne disparaît pas, il n'apparaît pas non plus.

⁹ « un ordre social qui permet à une économie axée sur le profit de s'attaquer aux soutiens extra-économiques dont elle a besoin pour fonctionner [Traduction libre] », Nancy Fraser, *Cannibal capitalism : how our system is devouring democracy, care, and the planet - and what we can do about it*, Londres/Brooklyn, Verso, 2022, p. XIV.

¹⁰ Hervé Fischer, « L'imaginaire du capitalisme », *Spirale*, n° 228, 2009, p. 30.

Au travers du recueil, les vers sont simples, dépouillés, et ils utilisent un ton parfois critique envers ceux qui participent aveuglément au système en place (« Leurs voix [aux anges dits de l’Inhumain] sont fausses / mais leur langue est la langue de l’oubli. / Nous les vénérons. » [PLDS, p. 57]), parfois ironique pour souligner les torts de ce même système (« merci pour la menace perpétuelle / l’agression méthodique, les emplois en sursis / et les mensonges statistiques. » [PLDS, p. 70]). La voix poétique est également revendicatrice par moments, suggérant le refus comme manière de sortir de la roue. Et si cette idée est mentionnée avec les vers « “Non” fait place au possible / à ce qui vient du séparé » (PLDS, p. 97), c’est surtout dans la dernière partie qu’elle se concrétise. En effet, « Envoi », par son titre même, signale une coupure avec les autres sections en sortant du champ lexical botanique et en mettant en place l’idée de ce qui est prêt à s’en aller. L’intertexte provenant de la *Flore-manuel* du père Lalonde est d’ailleurs totalement absent de cette section, comme si le végétal présent dans les sections antérieures avait contribué à préparer la voix narrative à l’« envoi » de sa pensée. Pour faciliter cet envoi, certaines ressemblances entre le végétal et l’être humain sont par moment abordées par la voix poétique :

On appelle aubier le bois secondaire jeune
situé sur le bord
où les vaisseaux fonctionnent encore.

On appelle cœur le bois secondaire
le plus ancien, qui se trouve au centre
de la tige ; il prend souvent une couleur foncée. (PLDS, p. 18)

Ce passage révèle que des termes relatifs à la physiologie humaine sont également empruntés pour désigner des parties du végétal : les vaisseaux de l’arbre rappellent les vaisseaux sanguins humains et tout comme nous il a un cœur – cet organe qui est le symbole poétique par excellence de l’affect humain. Ces mentions contribuent à la mise en place

d'une idée de modèle du végétal : il est en quelque sorte mis dans une posture de dialogue avec l'être humain, car ils sont rapprochés au niveau de leur fonctionnement. René Lapiere n'est d'ailleurs pas le seul à opérer ce rapprochement. Marie Thérèse Jacquet, dans sa préface au livre *Le sentiment végétal : Feuillages d'extrême contemporain*, souligne qu'« un peu plus chaque jour, on découvre, par la science, [la complexité du végétal] et son autonomie de vie qui, étrangement, [font] aussi souvent écho à des processus qui nous sont familiers : les arbres, par exemple, dialoguent et ce, autant par leurs feuilles que par leurs racines¹¹ ». Ces échos peuvent faciliter une certaine identification au végétal.

Le lien entre être humain et végétal se joue également au niveau de la domination. Estelle Ferrarese, professeure de philosophie, a repensé dans son livre *La fragilité du souci des autres* la théorie sociale d'Adorno à travers une lentille féministe. Elle y aborde brièvement, dans le premier chapitre, le lien entre l'être humain et la nature :

L'être humain et la nature sont des entités constitutives l'une de l'autre ; dès lors, l'attention pour l'un ne peut se concevoir sans l'attention pour l'autre, tandis que la neutralisation de la sollicitude pour autrui et l'étouffement du souci pour la nature s'opèrent dans la même matrice de pouvoir¹².

Ce passage révèle qu'un manque d'attention pour l'autre comme pour la nature peuvent être des conséquences de la même « matrice de pouvoir¹³ », c'est-à-dire d'un même système en place, qu'il soit économique, social ou politique. Selon Nancy Fraser, c'est justement le cas dans un système capitaliste. En effet, elle mentionne que ce dernier a comme effet : « wealth expropriated from nature and subject peoples [and] multiple forms

¹¹ Marie Thérèse Jacquet, « Entre les feuilles », dans Marinella Termitte, *Le sentiment végétal : Feuillages d'extrême contemporain*, Torino, Quodlibet, coll. « Quodlibet Studio. Lettere. Ultracontemporanea », 2014, <https://books.openedition.org/quodlibet/523>.

¹² Estelle Ferrarese, « Confluences », dans *La fragilité du souci des autres : Adorno et le care*, Lyon, ENS Éditions, coll. « Perspectives du care », 2018, <https://books.openedition.org/enseditions/8816>.

¹³ *Idem*.

of carework, chronically undervalued when not wholly disavowed¹⁴ ». Dans *Pour les désespérés seulement*, on retrouve également certains rapprochements entre une domination sociale et environnementale. Notamment, le recueil est paru en 2012, l'année d'importantes manifestations étudiantes contre la hausse des frais de scolarité au Québec. Rachel Lamoureux, dans son article *Poésie incandescente sur la place publique*, lie ce contexte au titre de l'œuvre ainsi qu'à sa page couverture¹⁵. Cela me mène à interpréter l'extrait suivant à la lumière de ces manifestations :

J'ai déchiré un morceau de journal, une publicité d'American Apparel avec une fille en collants bleus ; j'écris dessus juin, juillet, octobre, comme si c'était un agenda.

Nous sommes le 22. Aide-moi je t'en prie.

Sarracénie pourpre, coupe du chasseur. Les feuilles ordinairement remplies d'eau renferment une foule d'insectes noyés. (PLDS, p. 16)

Dans ce passage, le choix du 22 n'est pas anodin. En effet, comme l'a remarqué Ève Dubois-Bergeron dans son mémoire de maîtrise *La création de la communauté par l'écriture testimoniale dans l'œuvre poétique de René Lapierre : énonciation lyrique, intersubjectivité et citoyenneté*, « les plus importantes manifestations [étudiantes de 2012] ont eu lieu, de mars à août, le jour du 22¹⁶ ». Plus encore, le 22 avril 2012 avait lieu une grande manifestation pour le climat ralliant « environ 250 000 personnes¹⁷ » à l'occasion du jour de la Terre. Ce nombre souligne donc la lutte commune entre les causes sociales et environnementales. Plus encore, sa mention dans le poème est accompagnée d'une critique

¹⁴ « la richesse expropriée de la nature et des peuples soumis [et] de multiples formes de *care*, chroniquement sous-évaluées lorsqu'elles ne sont pas totalement désavouées [Traduction libre] », Nancy Fraser, *op. cit.*, p. XIV.

¹⁵ Rachel Lamoureux, « Poésie incandescente sur la place publique », *Revue Saturne*, coll. « Rumeurs », 2019, <https://www.revuesaturne.com/collection-rumeurs/poesie-incandescente-sur-la-place-publique>. La page couverture de *Pour les désespérés seulement* présente une chaise en bois vide.

¹⁶ Ève Dubois-Bergeron, *La création de la communauté par l'écriture testimoniale dans l'œuvre poétique de René Lapierre : énonciation lyrique, intersubjectivité et citoyenneté*, mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 2014, <https://archipel.uqam.ca/8656/>.

¹⁷ Radio-Canada, « Des dizaines de milliers de personnes marchent pour la Terre », *Radio-Canada*, 22 avril 2012, <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/558586/jour-terre-manifestation>.

de la société de consommation. En effet, plutôt qu'un objet servant à marquer le temps, tel un calendrier ou un agenda, c'est une publicité qui est choisie pour noter sa progression. Ce qui différencie les mois qui passent, c'est la consommation : ce qui est valorisé d'obtenir et de détenir comme richesses. Mais l'absence d'août et de septembre indique qu'il n'y a pas réellement de distinction entre les mois inscrits : il n'importe pas de les écrire tous. Le passage en italique renforce cette idée : si les insectes se noient dans les feuilles de la sarracénie pourpre, c'est qu'il s'agit de pièges, car « [l]'extérieur de la trappe, en plus de son rôle photosynthétique, attire les proies grâce à sa coloration vive et au nectar sécrété par des glandes présentes partout à sa surface¹⁸ ». Autrement dit, les insectes suivent leur routine en cherchant des signes de nourriture sans se poser de questions et c'est ce qui les mène à leur perte. Cette image des insectes noyés permet alors de signifier celle des consommateurs noyés dans un flux publicitaire constant, les incitant à travailler pour consommer et entrer dans une roue incessante de réception puis d'utilisation de leur capital. Ainsi, pour que la voix poétique sorte de cette aliénation, il faudrait qu'elle agisse hors de ses habitudes, de sa routine, du cadre. Il faudrait, et ce sera souligné à la fin du recueil, qu'elle *refuse* de participer à ce système capitaliste en place¹⁹.

En conclusion de son chapitre « Le végétal en miniature dans *l'Encyclopédie poétique et raisonnée des herbes* de Denise Le Dantec », Rachel Bouvet souligne une idée d'Emanuele Coccia²⁰ selon laquelle nous devrions repenser notre rapport au monde en nous

¹⁸ Espace pour la vie Montréal, « Sarracénies (Sarracenia) », *Espace pour la vie Montréal*, <https://espacepourlavie.ca/sarracénies-sarracenia> [consulté le 14 juin 2022].

¹⁹ Ce refus est notamment explicité dans le poème suivant : « Je m'exerce la nuit : amoureuxment / méthodiquement / à refuser. / Je serai pur et impur / et malade sans bon sens / j'aime mieux refuser. » (*PLDS*, p. 140)

²⁰ Rachel Bouvet cite en ce sens ce passage d'Emanuele Coccia, *La Vie des plantes*, Paris, Payot & Rivages, coll. « Bibliothèque Rivages », 2016, p. 147 : « [...] au lieu de se nourrir toujours et exclusivement des idées et des vérités déjà sanctionnées par telle ou telle discipline dans son histoire (avec inclusion de la philosophie), au lieu de vouloir se construire à partir d'éléments cognitifs déjà structurés, ordonnés, dressés,

inspirant de celui du végétal²¹. En ce sens, je pose l'hypothèse que le motif du végétal dans *Pour les désespérés seulement* sert à offrir une résistance au système que la voix poétique critique. Je démontrerai dans ce mémoire comment cette résistance s'installe par un questionnement de l'autorité ainsi que par une remise en question de l'ordre.

L'INTERTEXTUALITÉ

En botanique, on utilise la technique du greffage pour assurer la reproduction et le mélange des espèces. Cette technique consiste en l'insertion d'un greffon (une partie d'une plante) dans un porte-greffe (une autre plante) afin d'obtenir une espèce possédant des caractéristiques propres aux deux éléments²². Comme le propose le philosophe Michael Marder : « *Grafting, therefore, foregrounds the plasticity and receptivity of vegetal life, its constitutive capacity for symbiosis and metamorphosis, its openness to the other at the expense of fixed identities ([...]) revealed, by their very vitality, as illusory*²³ ». Ainsi, Marder retient la capacité du végétal à communiquer et à évoluer avec l'autre. À partir de ce constat, il utilise les plantes pour mettre en place une philosophie du végétal qu'il applique à différents domaines, tels que la politique, l'éthique ou encore la littérature. Par ailleurs, le greffage est un procédé qui rappelle celui, littéraire, d'intertextualité. En effet,

[la connaissance du monde] devrait transformer en idée n'importe quelle matière, objet ou événement, exactement comme les plantes sont capables de transformer en vie n'importe quel bout de terre, d'air et de lumière. »

²¹ Rachel Bouvet, « Le végétal en miniature dans *l'Encyclopédie poétique et raisonnée des herbes* de Denise Le Dantec », dans Isabelle Roussel-Gillet et Evelyne Thoizet (dir.), *La miniature, dispositif artistique et modèle épistémologique*, Leiden/Boston, Brill Rodopi, coll. « Chiasma - 43 », 2018, p. 159.

²² Evelyne Leterme, *Le greffage et la plantation des arbres fruitiers : les techniques les plus actuelles*, Rodez, Éditions du Rouergue, 2023 [1998], p. 6.

²³ « Le greffage met donc au premier plan la plasticité et la réceptivité de la vie végétale, sa capacité constitutive de symbiose et de métamorphose, son ouverture à l'autre au détriment d'identités figées ([...]) révélées, par leur vitalité même, comme illusoires [Traduction libre] ». Michael Marder, *Grafts : writings on plants*, Minneapolis, Univocal, 2016, p. 15.

ce dernier, selon l'étymologie du mot effectuée par Nathalie Limat-Letellier, « caractériserait [...] l'engendrement d'un texte à partir d'un ou de plusieurs autres textes antérieurs, l'écriture comme interaction produite par des énoncés extérieurs et préexistants²⁴ ». L'intertextualité désigne donc la présence d'un ou de plusieurs textes au sein d'un autre. Ce terme peut renvoyer, entre autres, aux pratiques de la parodie, de l'allusion, de la citation ou du plagiat. Il s'agit de différents phénomènes textuels plus ou moins explicites quant à l'origine de leurs emprunts, qu'ils soient textuels ou stylistiques. C'est Julia Kristeva qui, la première²⁵, a formulé le mot intertextualité en français²⁶. Dans son livre, *Sēmeiōtikē. Recherches pour une sémanalyse*²⁷, elle pose que « tout texte se construit comme mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d'un autre texte²⁸ ». Cette idée, inspirée de la théorie du dialogisme de Bakhtine, vient décroiser le texte afin de constater les liens qu'il trace avec d'autres œuvres. Cette ouverture vient alors insister sur l'aspect évolutif du texte, tout comme dans le cas du greffage et de la plante.

Plusieurs penseurs ont réfléchi à la question de l'intertextualité depuis l'apparition de ce concept, mais c'est la théorie de Tiphaine Samoyault que nous retenons ici. En effet, dans son livre *L'Intertextualité. Mémoire de la littérature*, elle tente de rassembler les discours sur l'intertextualité en y réfléchissant par le prisme de la mémoire. Elle explique :

La mémoire de la littérature se joue sur trois niveaux qui ne se recouvrent jamais entièrement : la mémoire portée par le texte, la mémoire de l'auteur et la mémoire du lecteur. La poétique de la variation qui en découle – des jeux variés de la mémoire aux

²⁴ Nathalie Limat-Letellier, « Historique du concept d'intertextualité », dans Marie Miguet-Ollagnier et Nathalie Limat-Letellier (dir.), *L'intertextualité*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, coll. « Annales littéraires », 1998, <https://books.openedition.org/pufc/4507>.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *Ibid.*

²⁷ Julia Kristeva, *Sēmeiōtikē. Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, coll. « Tel Quel », 1969, 379 p.

²⁸ *Ibid.*, p. 146.

multiples interprétations – permet d’associer les deux composantes essentielles de l’intertextualité que sont la transformation et la relation²⁹.

Ainsi met-elle en place une théorie dynamique des textes. Plutôt que de seulement concevoir l’intertextualité comme une relation verticale d’un texte d’origine vers un texte d’arrivée, Samoyault nous amène aussi à réfléchir à rebours la transformation que le texte d’arrivée apporte au texte d’origine. Elle en dit : « [la généalogie du texte] compose un arbre aux embranchements nombreux, à rhizome plus qu’à racine unique, où les filiations se dispersent et dont les évolutions sont aussi bien horizontales que verticales³⁰ ». Le texte créé ne se place donc pas en rapport hiérarchique par rapport à ceux qui l’ont précédé, mais au contraire s’insère dans une mémoire qu’il peut plus ou moins faire apparaître, et que le lecteur peut plus ou moins partager, créant ainsi des niveaux de sens et de compréhension variés. Finalement, l’intérêt que je porte à la théorie de Samoyault vient de sa tentative de rapprocher les deux grandes écoles qui divisent les penseurs de l’intertextualité en « [proposant] une poétique inséparable d’une herméneutique³¹ » ; une étude de l’inscription des textes dans d’autres textes jointe à celle de l’effet de cette rencontre.

Dans *Pour les désespérés seulement*, le phénomène intertextuel qui m’intéresse est celui de la citation, soit : « la reproduction d’un énoncé (le texte cité), qui se trouve arraché d’un texte d’origine (texte 1) pour être introduit dans un texte d’accueil (texte 2)³² ». En effet, bien que certaines mentions du végétal soient faites dans le recueil, c’est surtout par les citations de la *Flore-manuel* qu’il y prend place. Comme ces énoncés empruntés se distinguent du texte d’accueil par le recours à l’italique, ils confèrent visuellement un caractère hétérogène au texte qui sert la densité de la voix poétique. La distinction

²⁹ Tiphaine Samoyault, *L’intertextualité. Mémoire de la littérature*, Paris, Nathan/HER, 2001, p. 111.

³⁰ *Ibid.*, p. 5.

³¹ *Ibid.*, p. 33.

³² *Ibid.*, p. 24.

typographique donne l'apparence d'un dialogue, et démultiplie l'autorité de l'énonciation en laissant place à d'autres voix. Par ailleurs, dès le premier poème du recueil, la voix poétique fait appel à l'autre :

Je voudrais parler des sommets, des combles.
Il y a des jours
j'arrive à peine à me lever.

*Chacun connaît la pêche
au noyau sculpté.*

Je demande une chance
quelques mots comme des souffles
pour entendre une voix.

Pas la mienne.
Parle-moi. (PLDS, p. 11)

Ce poème de quatre strophes est composé d'une alternance entre deux tercets et deux distiques. Le premier tercet présente une prise de parole à la première personne par laquelle la voix poétique évoque une tension entre ce qu'elle souhaite réaliser et les capacités dont elle dispose pour y parvenir : bien qu'elle veuille parler de ce qui est grand, culminant, comme de ce qui est petit, caché - la structure qu'on ne perçoit pas au premier regard – elle n'a pas l'énergie de quitter le sol et elle reste dans l'immobilité, comme frappée d'inertie. À cela répond la strophe suivante. Mentionnons d'abord que celle-ci se démarque par deux aspects. D'abord, visuellement, sa typographie italique indique qu'il y a un régime de parole différent. Autrement, le lecteur pourrait être porté à croire qu'il ne s'agit pas de vers empruntés à la *Flore-manuel*. À ce propos, dans son analyse du recueil publié dans la revue *Moebius*, Monique Deland mentionne de René Lapierre que « son œil de littéraire saura reconnaître les passages qui, sortis de leur contexte éducatif, pourraient bel et bien passer pour des poèmes³³ ». La critique écrite par Anne-Renée Caillé dans la revue *Liberté* soulève

³³ Monique Deland, « Des plantes et des hommes / René Lapierre, *Pour les désespérés seulement*, poésie, Les Herbes rouges, 2012, 152 p. », *Moebius*, n° 140, 2014, p. 167.

le même point, expliquant quant à elle que le recueil renferme une « poétique botanique [qui] doit être scindée, car si la nomenclature binominale latine a un aspect très littéral, rigide et réglementé par des procédures, les descriptions de certaines espèces, tirées du manuel, ne sont pas sans délicatesse lyrique³⁴ ». Le passage en italique ci-haut est un bon exemple de cette délicatesse lyrique et bien qu'il puisse passer pour un passage régulier du texte, un autre aspect le différencie du reste du poème. En effet, la perspective est plus générale avec l'utilisation du pronom « chacun » par rapport au « je ». Ce pronom en tête du distique conserve un caractère individuel, mais sous-tend l'ensemble, et son utilisation invite le « je » à revenir à ce qu'il partage avec la collectivité : le noyau de la pêche. Celui-ci s'oppose aux sommets par sa petitesse, et incarne l'idée d'origine, de commencement. Ce passage italique apporte ainsi l'idée d'un travail collectif plutôt qu'individuel qui doit débiter quelque part, aussi petit soit le geste, pour porter fruit.

La troisième strophe ramène une typographie régulière ainsi que la première personne du singulier, ce qui a pour effet d'encadrer le distique italique. Dans ce tercet, la voix poétique pose qu'elle pourra entendre une voix à partir de différentes bribes et met ainsi en place une idée du multiple. En effet, dès le départ, elle aborde l'idée de construction d'une voix grâce à la présence de plusieurs autres discours, même si ceux-ci sont incomplets et ne sont que des mots, des souffles. Elle souligne ici sans la nommer l'importance de l'intertexte avec lequel elle dialogue. Sur cette même idée, le dernier distique vient sceller avec force ce poème : deux vers dépouillés, tous deux terminés par un point, viennent poser que la voix poétique, dans ce recueil, ne souhaite pas s'entendre elle-même. Plutôt, elle demande à l'impératif : « Parle-moi. » Par cette formule à la

³⁴ Anne-Renée Caillé, « Se tenir au milieu des restes / René Lapierre, *Pour les désespérés seulement*, Les Herbes rouges, 2012, 141 p. », *Liberté*, n° 302, 2014, p. 58.

deuxième personne du singulier, le sujet poétique ne précise pas à qui il s'adresse. Ce pourrait être au lecteur, afin de l'inviter à ce processus de construction du sens. En effet, en jouant avec l'intertexte, le sujet poétique crée de nouvelles ouvertures, et ce n'est alors plus tout à fait sa voix, ni tout à fait la voix de l'autre, mais une rencontre entre les deux permettant à une voix nouvelle et composite d'émerger. Le sens qui est créé n'est donc plus individuel, mais communautaire, ce qui inclut même le lecteur qui aura à déceler ces nouvelles significances. En écrivant « parle-moi », la voix poétique l'invite à porter attention à ce qui émerge de la rencontre des différentes voix. Samoyault insiste également sur l'importance de l'effet du collage entre les différents éléments cités et d'origine dans un texte :

Il s'agit moins [...] de coller la vie dans l'art, que de transformer profondément le texte de l'autre en le déplaçant, en lui offrant un nouvel environnement, et d'inscrire en retour son propre texte en relation. Au-delà de la simple question terminologique, on mesure encore que l'enjeu des reprises et des emprunts ne porte pas uniquement sur le transfert des langages, mais sur les conséquences de ce mouvement³⁵.

Le mot « relation » revient dans ce passage et souligne encore une fois que c'est à ce niveau que se joue l'un des enjeux intertextuels du recueil : la relation d'un texte avec un autre et le sens nouveau qui jaillit de ce lien.

L'expression « parle-moi » peut également s'adresser à l'intertexte, c'est-à-dire à cette autre voix présente dans le recueil. D'ainsi le demander révèle que le sujet poétique est conscient de ce mélange entre d'autres voix et la sienne. Plus encore, explicitement énoncer qu'il ne veut pas entendre sa propre voix indique qu'il ne veut pas détenir l'autorité de parole totale du recueil. La posture de dialogue que prend la voix poétique lui permet de déplacer cette autorité en posant l'intertexte au même niveau qu'elle. Le poème refuse

³⁵ Tiphaine Samoyault, *op. cit.*, p. 26.

ainsi de recréer une logique hiérarchique où l'autorité ne serait détenue que par une seule instance, et donne plutôt place à différentes voix. De plus, l'utilisation de l'italique crée visuellement une insistance sur la nature hétérogène du texte. À ce propos, Samoyault propose qu'avec le procédé de la citation « l'hétérogénéité est nettement visible entre texte cité et texte citant : la citation fait donc toujours apparaître le rapport à la bibliothèque de l'auteur citant, ainsi que la double énonciation résultant de cette insertion³⁶ ». Cette double énonciation qui est ainsi mise en évidence par la présence des citations en italique contribue également au déplacement de l'auctorialité. Toutefois, il s'agit d'une ruse de la voix poétique, car il serait inexact de la séparer de la voix botanique : les extraits de la *Flore-manuel* sont choisis et versifiés de manière à insister sur ce qui mettra le mieux en lumière les passages du recueil avec lesquels ils dialoguent. Autrement dit, les passages empruntés permettent à la voix poétique de créer une nouvelle signification à partir de deux discours. Bien qu'il s'agisse de citations, « il n'y a jamais reproduction pure et simple ou adoption plénière³⁷ » en intertextualité : pas d'adoption plénière, c'est-à-dire qu'en déracinant un passage de son contexte, on le dénature forcément et lui donne une nouvelle lumière. Bref, ce qui importe est donc, comme énoncé plus tôt, la relation et la transformation qui s'établissent par ce collage. Prenons l'extrait suivant :

Est :
le temps présent
divisé en égales parties
de sens et de non-sens
d'éther et de bleu
méthylène.

Blessé, blessés
nous sommes.

*Angelica atropurpurea L., pourpre foncé
ombelle d'ombelles globuleuse*

³⁶ *Ibid.*, p. 34.

³⁷ *Ibid.*, p. 5.

feuille pennée.
Lieux humides, juillet-août. (PLDS, p. 91)

Ce poème fait partie d'une série tirée de la section « Herbière deux » dans laquelle la voix poétique dresse une liste de ce qui « Est : ». Il est composé de trois strophes : deux à typographie régulière et une en italique. La première, après l'anaphore « Est : », débute par le vers « le temps présent ». Il y est donc question de définir ce qui constitue ce temps, soit, d'abord, autant de sens que de non-sens. Cette égalité peut nous permettre d'inférer que chaque sens est accompagné d'un non-sens ; que le sens donné à un élément par un individu ou un groupe peut ne pas résonner pour d'autres. Dans cet ordre d'idées, il y aurait une certaine notion d'arbitraire au sens qui impliquerait, du même fait, le questionnement d'une « vérité » unique. Ensuite, il y est aussi question du temps divisé en éther et en bleu méthylène. Plus que ces éléments pris pour ce qu'ils sont, c'est ce qu'ils représentent qui importe. En effet, l'éther correspond au « fluide subtil supposé remplir l'espace [au-delà] de l'atmosphère terrestre³⁸ » ; un élément qu'on ne peut pas voir, manipuler. Au contraire, le bleu méthylène peut être utilisé comme colorant vital, notamment « pour la vérification de la perméabilité des greffons vasculaires, le repérage des ganglions sentinelles, et la viroatténuation des produits sanguins³⁹ ». Il y a donc, d'un côté ce qui est invisible et, de l'autre, ce qui révèle. Cette strophe qui tente de définir ce qu'est le temps présent démontre finalement qu'il n'est pas qu'un concept figé, mais porteur de variations, de multiplicités et qu'il est, en ce sens, indéfinissable.

La deuxième strophe tient le rôle de clé de lecture dans ce poème. Elle n'est composée que de deux vers. Le « nous » est blessé, confiné dans un système hiérarchique

³⁸ Université de Sherbrooke, « Éther », *Dictionnaire Usito*, <https://usito.usherbrooke.ca/définitions/éther> [consulté le 7 avril 2023].

³⁹ P.-M. Mertes *et al.*, Paris. « Allergie immédiate aux bleus et autres opacifiants », *Revue française d'allergologie*, vol. LI, n° 3, p. 260.

dépeint tout au long du recueil qui n'est pas propice à accepter cette multiplicité de sens du temps présent. C'est dans la relation que cette strophe tisse avec la suivante, tirée de la *Flore-manuel*, qu'elle révèle tout son sens. Le premier vers, « blessé, blessés » (*PLDS*, p. 91), vient habilement reprendre la forme singulière, puis plurielle, du début du vers « ombelle d'ombelles glanduleuses ». Cette alternance constitue donc un indice d'un lien souhaité avec cette plante. Plus encore, le vers suivant isole les deux mots « feuille pennée » (*PLDS*, p. 91), ce qui vient insister sur l'homonymie des adjectifs « pennée » et « peinée ». Il y a ainsi une certaine tendance vers l'anthropomorphisation de la plante, qui, comme le *nous* est affectée, attristée. Par l'anthropomorphisation, la voix poétique vient renforcer le lien entre le végétal et l'humain, le végétal constituant dans le recueil un modèle de résistance envers la réification du vivant par l'humain.

Les cinq premières sections du recueil, c'est-à-dire toutes sauf la dernière, débutent par une épigraphe en italique tirée de la *Flore-manuel*. Leur mise en page se distingue du reste du recueil par la présence d'un plus grand en-tête ainsi que d'une plus grande marge à droite du texte, en plus de ne pas être paginées. Aussi, leur verso est vierge, et les parties ne commencent donc véritablement qu'au recto suivant. Gérard Genette, dans *Seuils*, théorise quatre fonctions possibles de l'épigraphe, dont la deuxième nous intéresse plus particulièrement ici : il s'agirait d'un « commentaire du *texte*, dont elle précise ou souligne indirectement la signification⁴⁰ ». Autrement dit, l'épigraphe permettrait de proposer une clé de lecture au chapitre qu'elle introduit. Il est donc pertinent de constater que *Pour les désespérés seulement* nous invite à réfléchir au texte à partir du végétal, à utiliser la lentille

⁴⁰ Gérard Genette, « Les épigraphes », dans *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1987, p. 146.

du manuel de botanique pour mieux comprendre ce que la voix poétique met en place.

Prenons la première épigraphe en exemple :

Lorsqu'un botaniste constate qu'une plante nouvelle a été classée dans un cadre qui n'est certainement pas le sien, ou qu'elle a reçu un nom qu'elle ne peut pas porter d'après les lois de la nomenclature, il doit la transférer, en plaçant au bout du nom corrigé de la plante, entre parenthèses, le nom de l'auteur qui a commis l'erreur et en signant le sien propre à la suite. (PLDS, p. 9)

La citation n'est pas versifiée pour cette première rencontre de la *Flore-manuel* avec le recueil. Il s'agit de la description d'une mesure de correction de la nomenclature botanique. Elle révèle trois aspects qui seront importants non seulement pour cette section du livre, mais également pour le recueil entier. Le premier est la possibilité de changement : si un botaniste constate une erreur, il agit pour la rectifier. Il n'est donc pas impuissant face à ce qui a été fait et décidé par le passé. Dans la critique du système capitaliste que construit la voix poétique au fil des poèmes, il est souvent question d'une fin, comme on peut le voir dès les premières pages avec la strophe suivante :

Il ne faut pas se leurrer
ça veut finir. On appelle ça
finir : voilà les énumérations
les héros, les dépouilles. (PLDS, p. 13)

Le motif de la fin, toujours, vient avec l'idée d'un renouveau. C'est ce que Bertrand Gervais propose dans sa théorie de l'imaginaire de la fin : « Ce que le Temps de la fin signale, par son existence même, est la nature transitive de cette situation.⁴¹ » Autrement dit, il y a toujours une suite à la fin, ce qui en fait l'indice d'un changement en cours. Lorsque la voix poétique pose : « ça veut finir » (PLDS, p. 13), elle sous-entend que ça veut *changer*. Et cela ne signifie pas d'oublier tout ce qui a été fait auparavant. Au contraire, finir vient ici avec son lot de traces mémorielles. En effet, dans la strophe ci-haut, le rejet de *finir* en tête

⁴¹ Bertrand Gervais, *L'imaginaire de la fin. Logiques de l'imaginaire*, t. II, Montréal, Le Quartanier, coll. « Erres Essais », 2009, p. 30.

du troisième vers vient non seulement mettre l'accent sur le mot, mais crée également un effet didactique grâce aux deux points qui le suivent. Il semble alors que ce soit la définition de l'action de finir qui suive les deux points : « voilà les énumérations / les héros, les dépouilles » (*PLDS*, p. 13). Autrement dit, terminer quelque chose vient avec l'idée qu'il faut d'abord broser un portrait de ce qui était, que ce soit su de tous et acclamé (représenté par les héros), ou que ce soit tombé dans l'oubli ou passé sous silence (représenté par les dépouilles). Cette idée de la mémoire est par ailleurs le deuxième aspect mis en lumière par la première épigraphe, car le botaniste qui corrige la nomenclature garde les traces de l'identité de celui qui avait fait l'erreur ainsi que de sa propre intervention en notant les deux noms. Il ne suffit donc pas de changer ce qui est, mais également de garder en mémoire le processus qui a mené à effectuer ces changements. Finalement, le dernier aspect révélé par l'épigraphe est celui de l'autorité qui n'est pas détentrice d'une vérité absolue. En abordant plutôt la possibilité d'erreurs commises par les botanistes – erreurs qui font office de vérité dans les ouvrages de référence jusqu'à ce qu'elles soient décelées –, l'extrait vient mettre à mal la notion d'autorité.

Les cinq épigraphes présentes dans le recueil sont toutes tirées de la *Flore-manuel*. Cependant, leur provenance n'est pas indiquée au-dessous de l'extrait. Cela n'est pas coutume, car comme l'énonce Genette alors qu'il commente la troisième fonction possible de l'épigraphe, « l'essentiel bien souvent n'est pas ce qu'elle dit, mais l'identité de son auteur, et l'effet de caution indirecte que sa présence détermine à l'orée d'un texte⁴² ». Genette considère donc l'épigraphe comme un outil d'autorité qui place le texte cité et le texte citant en hiérarchie verticale l'un par rapport à l'autre. Pourtant, la posture adoptée

⁴² Gérard Genette, *op. cit.*, p. 146.

par la voix poétique du recueil de Lapierre en est une, comme énoncé précédemment, de dialogue, de rapports égalitaires où une voix ne semble pas être en pleine position d'autorité sur le texte. C'est donc l'ouverture créée par la rencontre des citations et du texte, c'est-à-dire le sens nouveau provenant du dialogue entre les deux, qui prime sur l'origine des voix et, de ce fait, sur leur autorité.

Par ailleurs, aucun passage en italique n'est directement identifié par une source. C'est en dernière page du recueil qu'est révélée leur origine. Ce qui est attendu du lecteur est donc un exercice d'interprétation. Si les notes avaient été infrapaginales plutôt que finales, cela aurait nui au processus interprétatif en interrompant la lecture. De plus, les notes de bas de page auraient dévoilé avant la fin que l'italique provient de plusieurs sources différentes. En effet, la dernière page du recueil révèle que l'origine des passages en italique peut provenir de sources aussi diverses que l'*Apocalypse*, Geneviève Dulude-DeCelles ou Antonin Artaud. En convoquant ces différentes instances, le recueil insiste encore une fois sur l'idée de multiplicité, de coexistence des voix, mais surtout, il demande au lecteur d'être attentif à ce qui lui est dit, de remettre en question l'origine de l'autorité de la narration. En effet, avoir recours à une énonciation en italique crée visuellement une dichotomie des voix : il y a l'italique et il y a la graphie régulière. Pourtant, si l'italique ne fait d'abord référence qu'à la botanique, il change soudainement de registre avec le passage suivant, en fin de première partie :

Moi, bégaie le plus bel ange
sans appui je m'élève, je
m'offre, moi, je te donne –
tiens : *achète chez moi*
de l'or purifié au feu pour t'enrichir
des habits blancs
pour t'en revêtir et cacher
ta nudité. (PLDS, p. 23)

Même sans reconnaître dans cet intertexte l'*Apocalypse*, le lecteur est porté à se questionner sur la nature de l'italique, ici à la première personne du singulier tout comme certains passages à graphie régulière, et ce contrairement aux passages de la *Flore-manuel*.

La mécanique intertextuelle est donc le point d'entrée principal du végétal dans *Pour les désespérés seulement*, ce qui lui permet d'être réinvesti par la voix poétique pour déplacer l'autorité qu'elle détient. En effet, l'ouverture que crée la rencontre de l'intertexte et du texte permet à un niveau de sens supplémentaire de jaillir, sans être pour autant porté explicitement par l'un et l'autre.

LA REMISE EN QUESTION DE L'ORDRE

Le désordre

La *Flore-manuel* de laquelle sont tirés les extraits utilisés par Lapierre dans *Pour les désespérés seulement* est un ouvrage de référence pour la classification et l'identification du végétal. La voix poétique donne un exemple de l'information qu'on peut y trouver dès les premières pages du recueil :

Exemple de classification.
Chiendent, page 82.

Agropyron Gaertn. :
embranchement des phanérogames
sous-embranchement des angiospermes
classe des monocotyles
famille des graminées
sous-famille des panicoïdées
deuxième tribu des hordées.

Notre pire mauvaise herbe. (PLDS, p. 11)

Ce poème est presque entièrement intertextuel, si ce n'est du premier vers. Celui-ci sert d'introduction à l'intertexte en annonçant ce qu'il décrit explicitement : un exemple de ce

qu'on peut retrouver dans la *Flore-manuel*. Le vers suivant, qui vient clore cette première strophe, indique le nom vernaculaire d'une plante ainsi que la page où l'on peut retrouver sa description. Cette précision sur la page, qui semble provenir de la table des matières, insiste sur le fait que les extraits sont pris dans le désordre : la progression du recueil ne suit pas celle du livre de référence. Cela n'a rien de surprenant, car un ouvrage de référence n'a pas nécessairement comme visée d'être lu linéairement. Au contraire, il invite à créer des ponts entre le réel et la référence, à aller de l'un vers l'autre pour compléter les connaissances que chacun comporte. Une lecture linéaire de la *Flore-manuel* suggérerait davantage une visée d'apprentissage fermée sur le monde et l'expérience, alors que, comme démontré par l'utilisation de l'intertexte, le recueil se range plutôt d'un rapport au réel basé sur la communication, le dialogue.

Ensuite, la deuxième strophe est composée de sept vers. Elle débute avec le nom latin de la plante, suivi de deux points, puis de la liste de sa classification dans les différentes catégories botaniques. Il en résulte une accumulation de termes inconnus, qui ne viennent pas nécessairement résonner auprès du lecteur. De plus, en empruntant un passage retraçant les différents groupes auxquels le chiendent appartient, la voix poétique rappelle aux lecteurs que l'une des visées des manuels de botaniques est de classer et d'ordonner le réel. Toutefois, par l'utilisation du vers suivant, isolé, elle conclut que la réalité résiste à cet ordre mis en place par l'autorité scientifique à travers l'irruption de ce commentaire subjectif. En effet, malgré la classification, le chiendent demeure « *notre pire mauvaise herbe* » (*PLDS*, p. 11). Ce vers épuré, clair, ramène le lecteur en terrain connu à travers l'effet de connivence créé par l'utilisation de l'adjectif possessif « notre ». Et la voix poétique insiste sur cette idée en isolant ce vers et en le plaçant en contraste avec

l'accumulation des termes de la strophe précédente. Peu importe l'ordre dans lequel le chiendent est décrit théoriquement, il conserve dans la réalité sa capacité à se propager, à proliférer, et ce à l'encontre de l'ordre que nous tentons d'insuffler à nos espaces, que ce soit dans les villes ou dans les cultures. En effet, la mauvaise herbe pousse au milieu des plates-bandes aménagées, dans les jardins ; Claude Lavoie explique, dans la section consacrée au chiendent de son livre *50 plantes envahissantes – Protéger la nature et l'agriculture*, que « de nos jours, cette espèce [le chiendent] est une nuisance dans les cultures d'avoine, de lin, de luzerne, de maïs, d'orge et de soya, ainsi que dans la plupart des cultures maraîchères et de fruits, même ceux qui poussent dans des arbres⁴³ ». Elle est donc un obstacle à la productivité économique, car elle fait compétition aux monocultures et prend l'avantage sur les autres espèces grâce à sa propagation qui se fait principalement « de façon végétative par ses rhizomes⁴⁴ ». Le chiendent s'impose donc rapidement en nombre et, surtout, il résiste aux tentatives de l'éradiquer. La résistance est d'ailleurs un des aspects des herbes que Denise Le Dantec tente de mettre de l'avant avec son *Encyclopédie poétique et raisonnée des herbes*. Elle expose en introduction son souhait « d'avoir pu fonder une *éthique de l'herbe* qui soit de cette résistance-là, de cette liberté-là, de cette générosité-là à l'endroit de l'homme⁴⁵ ». Même si on ne lui porte pas attention, même si on tente de s'en débarrasser, l'herbe apparaît entre les interstices, entre les rangs de monocultures cordées, et dans *Pour les désespérés seulement*, elle n'est pas confinée qu'aux marges : une place lui est laissée au sein même du texte.

⁴³ Claude Lavoie, *50 plantes envahissantes : Protéger la nature et l'agriculture*, Québec, Les Publications du Québec, 2019, p. 170.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 169.

⁴⁵ Le Dantec, Denise, *Encyclopédie poétique et raisonnée des herbes*, Paris, Bartillat, 2000, s. p., l'autrice souligne.

Dans l'avis au lecteur de l'*Encyclopédie poétique et raisonnée des herbes*, Le Dantec qualifie l'herbe d'« innombrable⁴⁶ ». Elle appuie cette idée en donnant comme exemple : « voyez cette parcelle ensauvagée dans les jardins gouvernés par les hommes. Et même dans ces jardins, distinguez les herbes qui y croissent... Impossible. La vue est aveuglée par un tel aléatoire⁴⁷ ». Elle oppose ici l'ordre des jardins, des constructions des hommes, et le désordre, « l'aléatoire », de l'herbe. Mais l'ordre et le désordre n'ont pas à être contraires l'un à l'autre, comme le propose Jean-Yves Heurtebise dans son article « Vie et temps : dialectiques de l'ordre et du désordre » : « plutôt que de penser le Désordre comme une caractéristique universelle de la matière à laquelle devrait s'opposer l'Ordre, ne peut-on pas penser le désordre, de façon positive, comme cette puissance de hasard et ce goût du possible qui fait la vie du temps ?⁴⁸ » En proposant de repenser ce rapport antonymique, Heurtebise donne un aspect signifiant au désordre, à l'inattendu. Dans *Pour les désespérés seulement*, la rencontre des poèmes et de l'italique peut sembler au premier coup d'œil offrir un rapport désordonné entre texte et intertexte : sans règles qui définissent la régularité de la présence des passages italiques. Pourtant, c'est de ce désordre apparent que naissent de nouveaux chemins de significations, qui prennent corps au-delà du sens premier du texte pour apporter un deuxième niveau de compréhension à ce que la voix poétique tente de communiquer. Par ailleurs, celle-ci fait l'éloge explicite du désordre dans le recueil : « Le désordre m'a sauvé. / Je n'ai jamais appris à compter. » (*PLDS*, p. 131) La voix poétique oppose ici le désordre et l'action de compter. Cette opposition révèle, tout comme l'innombrable de l'herbe, que le désordre échappe à ce qui peut être calculé. Ce

⁴⁶ *Idem.*

⁴⁷ *Idem.*

⁴⁸ Jean-Yves Heurtebise, « Vie et temps: dialectiques de l'ordre et du désordre », *Sens public*, 2008, <http://sens-public.org/articles/510/>.

concept, présent dans d'autres poèmes du recueil, peut être lié à l'idée de classifier, d'ordonner, de marchandiser. En énonçant « je n'ai jamais appris à compter » (*PLDS*, p. 131), la voix poétique indique qu'elle refuse de participer à un tel système.

L'idée de méthode, de compte, revient aussi à plusieurs reprises dans le recueil, tel que dans le poème suivant :

Actuellement
– présentement
en ce moment même –
nous procédons avec méthode
par chiffres et par étagements.

Notre cœur se hait, occupé à mesurer
au lieu de comprendre, à comprendre
au lieu de voir et à fermer les yeux
afin de recompter.

Ça durera
comme on se plaît à dire
jusqu'à écoulement des stocks. (*PLDS*, p. 94)

Ce poème au *nous* est composé de trois strophes. Dans l'ordre : un quintile, un quatrain et un tercet. Ils sont tous trois composés d'une seule phrase séparée entre les différents vers. Les trois premiers vers de la première strophe créent une accumulation de synonymes du temps présent. Cette insistance révèle que le « nous » est prisonnier d'un présent où il est si occupé à compter qu'il n'a pas accès aux autres dimensions du temps. En effet, toute son attention est portée sur l'ordre auquel il doit répondre, représenté par la « méthode », les « chiffres » et les « étagements », ce qui l'empêche d'accéder à la mémoire du passé ou même à l'espoir du lendemain. Comme le dit la voix poétique quelques pages plus loin : « “demain” s'abat dans le non-sens / comme un homme ivre » (*PLDS*, p. 97).

On trouve dans la deuxième strophe une critique de la distance qui se crée entre l'affect, représenté par le cœur, et notre manière d'être au monde qui reste en

surface plutôt que dans le sensible. La voix poétique propose par cette formulation qu'un changement soit nécessaire. Dans le deuxième vers, la répétition du verbe « comprendre » est encore une fois une manière de souligner la multiplicité des sens possibles. Si l'attention du « nous » est occupée à faire sens des procédés capitalistes auxquels il participe, il ne peut pas comprendre la situation dans laquelle il se trouve et, surtout, voir les autres possibilités qui pourraient exister. Finalement, la mention du recomptage vient, tout comme dans la première strophe, insister sur l'impossibilité de sortir d'un temps présent cyclique, car pendant que l'on attend « l'écoulement des stocks », on ne réfléchit pas à d'autres manières de se libérer de cet ordre auquel on continue de participer. Ce poème révèle donc un ordre critiqué dans le recueil, au profit, tel que mentionné plus tôt, d'un désordre qui serait libérateur.

L'herbier

Deux sections du recueil ont comme titre un outil de classification du végétal : l'herbier. Ce dernier constitue une « collection de spécimens végétaux séchés témoignant de l'existence d'une espèce à différents stades de son cycle vital, en divers endroits sur la planète et à des moments précis de l'histoire humaine⁴⁹ », pouvant être utilisée à des fins de mémoire ou de recherche. L'herbier permet l'étude par comparaison, que ce soit entre les différents stades d'évolution d'une même plante ou entre différentes espèces⁵⁰. À l'image des spécimens végétaux séchés entre les pages, la voix poétique fige dans les

⁴⁹ Université Laval, « Confectionner un herber - build a herbarium », *Herbier Louis-Marie*, <https://www.herbier.ulaval.ca/confectionner-un-herbier-build-a-herbarium> [consulté le 1^{er} avril 2023].

⁵⁰ *Idem*.

sections « Herbiere un » et « Herbiere deux » une certaine vision de la société grâce à la formule « Est : ». Ainsi présente-t-elle ses constats comme étant sans équivoque, et elle les donne afin d'être étudiés comme le seraient les plantes de l'herbier. Prenons en exemple le poème suivant :

Est : l'humanité violentée
assaillie, spoliée, violée
déclarée folle
dangereuse
et violentée de plus belle
forcée d'aimer ce qui
tue ce qui arrache.

Les arguments pleuvent : venez à nous
les patrons bienveillants
les agents dévoués
les corporations
bénies, les empires d'argent. (*PLDS*, p. 69)

La première strophe de ce poème constitue une seule phrase, séparée en sept vers. Elle présente un portrait de l'humanité comme victime d'une entité qui n'est pas nommée et avec laquelle elle se trouve dans un rapport de domination. En effet, les deux premiers vers proposent une énumération d'adjectifs qui illustrent de quelle manière elle est traitée, créant un effet d'accumulation qui insiste sur la non-viabilité de cette situation. Les deux vers suivants surenchérissent en précisant que l'humanité est figée dans une perception négative qui pousse à davantage de violence et qui sert en quelque sorte de justification à l'escalade de maltraitance énumérée. Finalement les deux derniers vers de cette même strophe présentent le procédé de l'enjambement avec rejet, accentuant ainsi le complément de phrase « tue » et montrant l'étendue des violences. Cette strophe vient souligner l'abus que subit l'humanité et précise qu'il mène en quelque sorte à une situation où les abusés en viennent à partager les idées des abuseurs, et à les aimer. La seconde strophe offre d'ailleurs une liste des entités qui sont au pouvoir dans ce système, et chacune des trois qu'on y retrouve est accompagnée d'un adjectif positif. Ceux-ci contrastent avec le champ

lexical de la strophe précédente et montrent ainsi clairement comment chaque entité est figée dans une représentation stéréotypée qui vise à imposer une seule version de la réalité. De placer cette strophe à la suite de la description des souffrances de l'humanité révèle une ironie de la part de la voix poétique, ce qui lui permet de souligner le caractère non viable et contradictoire de ce rapport entre humanité et entités capitalistes.

Le végétal, lorsqu'il est épinglé dans l'herbier, existe dans son acception botanique. On y retrouve des indications quant à ses différentes parties, ainsi que son nom latin et vernaculaire. Ce dernier peut être révélateur d'un rapport empirique au végétal. En effet, le nom vernaculaire est souvent tiré de l'utilité qu'on connaît de la plante ou de son apparence – il est d'ailleurs courant de trouver plusieurs appellations vernaculaires pour une seule plante. Dans le recueil, la voix poétique propose parfois plus d'une manière de désigner le végétal, telles que « *La société des massettes à larges feuilles (quenouilles)* » (PLDS, p. 63), « *Mélèze laricin (fausse épinette rouge)* » (PLDS, p. 87), « *l'acore aromatique (belle angélique)* » (PLDS, p. 108). Cela met de l'avant une représentation multiple, dépendante d'un rapport au vécu, à la mémoire, car ce sont des appellations plus couramment utilisées par les lecteurs.

On retrouve également dans ces sections une subversion de la figure de l'herbier par l'utilisation de l'ironie. En effet, un herbier est un ouvrage limpide dans ce qu'il présente : le spécimen végétal y est montré tel quel, séché, et ses différentes parties sont identifiées. C'est un outil d'apprentissage qui ne comporte pas de sens caché. En utilisant l'ironie, la voix poétique invite le lecteur à saisir un deuxième niveau de lecture, à comprendre que ce qui lui est présenté n'est pas explicitement ce qu'on souhaite lui dire,

et qu'il s'agit en fait d'une réalité déguisée. Par exemple, le procédé utilisé dans le poème suivant est celui d'une suite de remerciements :

Merci pour les blessures
que vous n'avez pas vues ;
merci pour les ego colériques
les signes de richesse
les humeurs de chipies.

Merci d'avoir ignoré ce qui souffrait ;
d'avoir cru, ou voulu croire
ce qu'on vous ordonnait.
Merci de n'avoir pas
fait attention.

Merci des médisances
des injustices ;
merci d'avoir été là
en toute occasion, vous, et vous, et toi
et de n'avoir rien dit. (PLDS, p. 110)

Chacune des trois strophes de ce poème s'adresse à un groupe, représenté par le *vous*. La voix poétique y dresse une critique de l'aveuglement, qu'il soit volontaire ou non, devant les blessures, les souffrances, les difficultés d'autrui. Cela révèle également la critique d'un individualisme, d'une attitude portée à suivre son train de vie, ses occupations, sans s'attarder à ce qui arrive aux autres. Plus encore, la voix poétique reproche au *vous* de se conforter dans l'ordre des choses, de ne pas en prendre responsabilité : « d'avoir cru, ou voulu croire / ce qu'on vous ordonnait » (PLDS, p. 110). Par l'utilisation du pronom *toi* de la dernière strophe, elle ramène son propos à cette responsabilité individuelle, et elle s'assure que son adresse ne sera pas perdue dans le groupe. Sur six pages, de 110 à 115, la voix poétique construit un dialogue entre une poésie accusatrice au *vous* à gauche et, à droite, une démonstration de la classification scientifique des espèces végétales, c'est-à-dire une énumération de l'ordre, de la famille, des sous-familles et des tribus d'une plante.

*Ordre des graminées, famille
des céréales, sous-familles des poacoidées
et des panicoidées :
première tribu des festucées.*

Deuxième tribu des hordées. (PLDS, p. 111)

Ces emprunts à la *Flore-manuel* permettent de mettre en place un contre-modèle inspiré du végétal. D'une part, ils insistent sur l'aspect de groupe, de communauté. Bien qu'au départ, la plante se trouve dans un *Ordre*, celui-ci est finalement la catégorisation qui en est la plus éloignée, et cet extrait fait mention de famille, de sous-familles et de tribus : des termes qui servent également à désigner des structures anthropologiques et qui sont connotés comme représentant un lien fort, une proximité. Cette suite met donc en place un contre-modèle à l'individualisme découlant du système capitaliste, car le végétal résiste la définition théorique qu'on voudrait lui donner, comme en témoignent les passages suivants :

Est :
votre rédemption théorique
vos prières escomptant
tel profit ou tel autre – intéressées
à vous-mêmes
uniquement.

Vous avez acheté, c'est vrai
le droit et la force ; vos employés
portent des uniformes
ont l'esprit d'entreprise
et maltraitent les chiens.

C'est dans l'ordre.
Comme on dit. (PLDS, p. 114)

*Dixième tribu des andropogonées
onzième tribu des myadées (tripsacées) :
larmilles ou larmes-de-Job.*

*En pays catholique
on fabrique des chapelets
avec ses graines. Les Chinois
s'en servent comme diurétique
et antiphtisique. (PLDS, p. 115)*

Ainsi, une même plante, classifiée dans les mêmes familles et tribus, est considérée différemment selon le milieu où elle se trouve. Parfois vue comme ayant une valeur religieuse, parfois médicinale, aucune de ces représentations ne fait office de loi, et leur multiplicité procure différentes dimensions aux larmilles. Quant à elles, les pages de gauche critiquent le modèle hiérarchique de fixation des rôles. En effet, le passage de gauche dépeint un automatisme, une recreation des logiques de pouvoir sans réflexion. Comme si la position occupée dans la hiérarchie, dans « l'ordre des choses », était un motif

suffisant pour justifier les violences. De plus, la voix poétique critique l'utilisation du capital comme accès au sommet de cette hiérarchie, comme donnant tous les droits, à l'inverse d'une logique multiple telle que discutée ci-haut.

Le recueil critique donc la rigidité des positions dans le système capitaliste qui empêche toute évolution. Il en résulte un temps de crise, car la société ne peut ni s'améliorer ni s'effondrer. Elle ne peut que rejouer le cycle infini de ces logiques de pouvoir. La voix poétique souligne ces répétitions, et, par l'utilisation des passages empruntés à la *Flore-manuel*, elle met en lumière un modèle de multiplicité qui encourage la résistance.

CONCLUSION

Il n'est pas permis de tout arracher, de tout saccager ou piétiner en aveugle ; au contraire on y apprend [dans la *Flore-manuel*] à voir, à herboriser avec art et science, avec goût, à connaître [...] la flore de l'est canadien.⁵¹

- Louis-Marie Lalonde, *Flore-manuel de la province de Québec*

Dans plusieurs sentiers de randonnée se trouvent de petites zones entourées d'une cordelette. À proximité, un écriteau indique qu'il s'agit de périmètres protégés à ne pas piétiner afin de favoriser la croissance des plantes : *s'il vous plaît, restez sur les sentiers*. La visée d'une flore-manuel est d'élargir notre attention à l'autre qu'humain, si ce n'est à l'autre que soi ; d'en apprendre plus sur les plantes afin d'être conscient de notre impact sur elles. En randonnée, nous nous trouvons en position d'intrusion dans un lieu naturel, nous devons respecter l'espace qui nous est alloué. En contrepartie, dans la ville, il en est de même pour les plantes qu'on empêche de se propager au-delà des espaces que nous délimitons pour elles : les bandes de trottoirs végétalisées, les jardinières et les pots de fleurs des plantes d'intérieur ne sont que quelques exemples de ces espaces qui leur sont alloués. Dans *Pour les désespérés seulement*, René Lapierre propose une coexistence du végétal et de la voix poétique dans laquelle il renverse la réflexion sur les plantes à partir de l'humain : les plantes deviennent le point de départ de l'attention à notre mode de vie. En effet, *Pour les désespérés seulement* est un exemple de la présence du végétal en littérature québécoise contemporaine non pas comme une simple figurante, mais bien comme un modèle duquel s'inspirer. D'une part, il y a un retrait de l'autorité auctoriale au

⁵¹ Lalonde, Louis-Marie, *Flore-manuel de la province de Québec*, Oka, Institut agricole d'Oka, 1931, p. 5.

profit d'une multiplicité de voix, et ce à l'aide d'un effacement des référents directs ainsi que de la présence d'une typographie italique conférant un aspect visuel hétérogène au texte. En plus de cette mise en valeur du multiple, la deuxième partie de mon analyse a proposé un caractère mouvant plutôt que figé, laissant place à l'imprévu, à la possibilité de nouveaux chemins de sens, et ce grâce au motif du désordre.

Tout au long de mon analyse, ce n'est pas que le végétal qui a été mis de l'avant, mais également les failles d'un système hiérarchique qui rejoue sans cesse des logiques de domination sur ceux qui sont confinés au bas de la chaîne. Face à ce portrait brossé comme étant une impasse, un cycle sans fin, le végétal et sa liberté sont les outils d'une résistance ; d'un refus d'oublier et de laisser perdurer « “la façade lisse du quotidien” ; [...] pour Adorno l'ordinaire, le répété, qui par la familiarité qu'il crée avec le monde tel qu'il est, efface le scandale qu'il constitue⁵² ».

Pour finir, je veux souligner la présence d'une rubrique intitulée « Une autre perspective⁵³ » en fin de section de chaque plante dans le livre de Claude Lavoie. Encore une fois, l'aspect multiple des représentations du végétal est mis de l'avant : les plantes envahissantes sont plus que de simples « fléaux ». Dans le même ordre d'idées, Élisabeth Cardin relate l'expérience suivante dans son essai *Le temps des récoltes : Cultiver le territoire* :

Étrange affaire, je retrouvais dans le guide d'identification des mauvaises herbes fourni par l'école les mêmes espèces que dans le petit guide Fleurbec des plantes sauvages comestibles qui appartenait à ma mère et qui datait du début des années 1980. [...] Comment en était-on arrivé·e à condamner les qualités adaptatives de ces plantes au lieu de les célébrer ?⁵⁴

⁵² Estelle Ferrarese, *op. cit.*, <https://books.openedition.org/enseditions/8816>.

⁵³ Claude Lavoie, *op. cit.* 415 p.

⁵⁴ Élisabeth Cardin, *Le temps des récoltes : Cultiver le territoire*, Montréal, Atelier 10, coll. « Documents », 2021, p. 18.

Ce passage met en lumière l'idée selon laquelle pour apprendre des plantes, il faut d'abord être dans une posture d'ouverture ; être en mesure d'accueillir la mouvance des représentations, de reconnaître ses propres biais – se placer en rhizome avec les autres éléments constitutifs de la société plutôt qu'en hiérarchie.

ÉPILOGUE

Vivaces

Fantasme végétal

Ne plus appartenir à quoi que ce soit, se
contenter d'être. Fantasme végétal.⁵⁵

- Étienne Beaulieu, *Splendeur au bois Beckett*

Il y a un terrain sur l'île Carillon notarié à mon nom. Il commence au bord du chemin de terre face au chalet de mon oncle, et se rend quelques mètres dans la forêt – sa superficie exacte, je ne la connais pas. J'y suis déjà allée, j'en ai des photos. Le terrain est légèrement marécageux, recouvert de grandes plantes qui m'arrivent un peu plus haut que la taille. Elles ressemblent à des fougères, mais il faudrait que j'utilise mon outil d'identification des plantes, la prochaine fois, pour en être certaine. Quand j'y suis allée, je ne me suis pas sentie maître des lieux. Les plantes étaient menaçantes, possiblement porteuses de tiques ou d'autres insectes que je redouterais de voir sur ma peau. Il faut être en manches longues, sur mon terrain. En pantalons, avec de longs bas, des souliers fermés. Idéalement, ne pas laisser voir ses chevilles. Les plantes n'ont que faire des coordonnées arbitrairement déterminées pour séparer l'espace qui m'appartient de celui du voisin.

*

Je veux réfléchir aux frontières, à leur porosité. On tente d'imposer des frontières au végétal, mais il résiste à ces espaces délimités : ses racines tracent des chemins cachés qui vont bien au-delà des limites tracées au sol, tandis que ses feuilles, aériennes, les transgressent. Il y a cet imaginaire de la plante résistante quand on dit *la vie reprend le dessus* en regardant une image d'un lieu abandonné recouvert de verdure ; quand on regarde avec stupéfaction un arbre qui a pris racine dans une roche en bordure de l'eau.

⁵⁵ Étienne Beaulieu, *Splendeur au bois Beckett*, Montréal, Nota Bene, coll. « La ligne du risque », 2016, p. 50.

*

En milieu urbain, les boisés, les milieux humides et les espaces verts ont été remplacés par des surfaces imperméables (rues, stationnements, bâtiments), ce qui empêche [l'effet] "d'éponge" du sol. Par conséquent, une grande quantité des eaux de pluie ruisselle en surface, à la recherche d'un endroit où s'infiltrer⁵⁶

*

Dans le volet création, l'imperméabilité de la peau est souhaitée par la narratrice : elle voudrait ne rien laisser transparaître des émotions négatives qui l'habitent, garder une surface lisse. Mais tout comme l'imperméabilité des villes, causée par l'asphalte, il n'y a pas disparition de ce qui serait absorbé, et le ruissellement qui en résulte devient un problème ailleurs, puis un problème pour plus tard. Le ressenti que la narratrice enferme en elle se manifeste autrement que par la parole, faute de pouvoir se matérialiser ainsi. Il apparaît plutôt autour d'elle, laisse une traînée de pousses de mal-être. Au contraire, dans *Pour les désespérés seulement*, l'imperméabilité qui sépare les différentes strates de la société est décriée comme étant problématique : la voix poétique veut s'exprimer, mais elle est obligée de le faire à demi-mot, par double sens, par ironie. « J'écris petit, entre les lignes. / Je cache des beautés sous les pierres. » (*PLDS*, p. 136) Par ces vers, elle invite le lecteur à chercher, à *dépaver*, à trouver ce qui vit, ce qui pousse sous une apparente évidence. Entre les volets recherche et création, on retrouve cette différence entre ce que le végétal peut permettre au niveau des représentations – ce qui démontre sa richesse, son polymorphisme.

*

⁵⁶ Jolène Labbé et al., *De l'asphalte vers un milieu de vie : Guide pour la réalisation d'un projet de dépavage participatif*, Montréal, Centre d'écologie urbaine de Montréal (CEUM), 2019, 50 p.

Dans la citation de Beaulieu mise en épigraphe, il est question du « fantasme végétal⁵⁷ », c'est-à-dire le fantasme d'une simplicité, d'une liberté d'être. Encore une fois, cet aspect du végétal peut mener à plusieurs interprétations et représentations. Dans le volet création, on se trouve à l'échelle individuelle : une personne qui voudrait parvenir à ce fantasme d'être, tout simplement ; qui voudrait tanguer au vent comme les feuilles en été, ne pas avoir à réfléchir. Mais la narratrice est sans relâche en train d'essayer de performer ce bien-être, cette liberté, ce qui l'empêche d'advenir. Alors que, à l'échelle sociale qu'on retrouve dans *Pour les désespérés seulement*, ce fantasme n'est pas simplement d'être, mais de *pouvoir* être, de *pouvoir* choisir et échapper à un rôle figé, déterminé. Autrement dit, il y a dans un cas une incapacité à être qui vient de soi et une autre qui vient de la structure sociale. Toutes deux peuvent être représentées par le végétal, par cette même figure qui peut revêtir plusieurs sens.

⁵⁷ Étienne Beaulieu, *op. cit.*, p. 50.

Un corps qui brûle

J'obéis à la déraison
je mets le feu
à mes vêtements, je descends
dans la rue.

Ça ne plaît à personne
un corps qui brûle⁵⁸.

- René Lapierre, *Pour les désespérés
seulement*.

Celui qui reste éternellement étonné devant l'existence de la dépravation, qui persiste à être déçu (ou incrédule) face aux cruautés épouvantables que les hommes sont capables d'infliger d'eux-mêmes à d'autres hommes, celui-là n'a pas atteint l'état de maturité morale et psychologique.

Personne, passé un certain âge n'a le droit à ce genre d'innocence, de superficialité, à ce degré d'ignorance ou d'amnésie⁵⁹

Dans ce passage du livre *Devant la douleur des autres* de Susan Sontag, on retrouve le même refus de l'amnésie devant la domination que dans *Pour les désespérés seulement*⁶⁰. Il y a donc dans les deux cas non seulement une question de conscience des injustices et des enjeux de pouvoir et de domination qui ont cours dans la société, mais également une persistance à leur dénonciation. Dans le recueil de Lapierre, la voix poétique fait état d'un mal-être collectif causé par ces violences. Plus précisément, ce mal-être collectif est en partie un résultat de la rigidité des structures sociales et hiérarchiques qui plantent les individus dans des rôles prédéfinis. La voix poétique souhaite changer les choses : mettre le feu, c'est repartir à zéro, c'est mettre en cendres pour pouvoir recommencer sur de

⁵⁸ René Lapierre, *op. cit.*, p. 141.

⁵⁹ Susan Sontag, *Devant la douleur des autres*, Paris, Christian Bourgois, 2003, p. 122.

⁶⁰ Ce passage a entre autres plusieurs échos avec la quatrième de couverture du recueil : « Nous avons rêvé d'un monde plus humain. Ce rêve a été trahi, mais nous n'avons pas dit notre dernier mot. En dépit des apparences, personne ne trouve normal de tromper, de corrompre et d'anéantir. Personne n'admet l'état de guerre. Nous refusons de nous endormir avec des abuseurs et des amnésiques. [...] » (*PLDS*, cf. quatrième de couverture)

nouvelles bases. Dans les forêts, les incendies naturels sont vus comme étant bénéfiques, car ils empêchent une stagnation dans le milieu :

En l'absence d'incendies naturels, la végétation des parcs des montagnes a changé. Le résultat : un appauvrissement de la diversité forestière, une moins grande diversité d'habitats fauniques, des forêts plus vulnérables aux insectes et aux maladies, ainsi qu'un risque accru d'incendies catastrophiques à cause de l'accumulation de combustible.⁶¹

Du côté du volet créatif, c'est un mal-être individuel plutôt que collectif qui est mis en scène – il y est question d'enjeux de santé mentale. Dans ce cas-ci, le corps de la narratrice voudrait brûler, *devrait* brûler, mais elle ne veut pas l'accepter, car elle est consciente que « ça ne plaît à personne / un corps qui brûle » (*PLDS*, p. 141), et encore moins à elle. Il est impossible pour elle de l'accepter, d'aller au fond des choses, de se consumer pour aller de l'avant, de mettre des mots, des diagnostics pour s'outiller et agir. Elle essaie de camoufler cette combustion aux yeux des autres, et surtout aux siens. C'est donc une combustion lente qui se produit et qui fait en sorte qu'elle n'a pas à aborder son mal-être de front, bien qu'il demeure.

⁶¹ Gouvernement du Canada, « Gestion du feu et de la végétation dans les parcs montagnes », Parcs Canada, <https://parcs.canada.ca/nature/science/conservation/feu-feu-feu/feu-feu-feu>, [mis à jour le 26 novembre 2022].

La fin

*Qu'est-ce qui
naturellement
prend fin⁶² ?*

- Sarah Boutin, *Prendre fin*

Les moments de rupture ont un potentiel infini. C'est ce qui les rend si vertigineux. Je pense qu'il y a un acte de résistance à la fin. Essayer de l'éviter, c'est s'enliser dans un état – laisser son corps prendre le pli des habitudes, cesser de se questionner. La fin permet de nouveaux liens, de nouveaux commencements. Comme démontré dans le volet recherche, la rupture créée par l'intertextualité - par la rencontre du texte scientifique avec le texte poétique - permet une richesse de liens, une multitude de possibilités de chemins. La rupture est également un aspect important de la forme fragmentaire, forme qui est utilisée dans le volet créatif. Le blanc sur les pages, les ruptures temporelles : ce sont des moments qui laissent place au lecteur afin d'y faire ses propres interprétations, de lier son vécu à ce qu'il lit pour en faire jaillir, possiblement, des compréhensions autres que celles qui étaient prévues par la narration.

*

Un aspect intéressant du végétal est le rapprochement qui est communément opéré entre lui et la lenteur. On voit le végétal comme étant immobile. Il n'a ni bras, ni jambes pour se déplacer comme nous. Toutefois, Étienne Beaulieu parle du végétal en ces termes :

il y a une lenteur de la pulsion dont on ne parle pas, qui ne parle pas, peut-être parce qu'elle est muette, qu'elle est tellement vieille et a oublié comment faire bouger les muscles de sa bouche. Plus de dents, ni de bouche d'ailleurs, son visage s'est refermé comme une souche, sa peau a une rugosité d'écorce, son nez est une branche, ma vieille femme est un arbre. Pulsion végétale.⁶³

⁶² Sarah Boutin, *Prendre fin*, Montréal, Pièce jointe, 2021, p. 24.

⁶³ Étienne Beaulieu, *op. cit.*, p. 66.

Ce passage revient au concept de « fantasme végétal⁶⁴ » de Beaulieu, à l'idée de vivre selon ce qui nous entoure, ce qui nous fait du bien. À partir de cette lenteur de la plante qui peut être confondue avec de l'immobilité, j'ai voulu mettre en place une image de la lenteur de la guérison dans le volet créatif. En effet, un aspect important de cette section est la temporalité. L'échelle de temps sur laquelle se produisent les événements est longue : elle semble même parfois reculer plutôt qu'avancer – ou encore s'arrêter. La guérison n'est pas un processus direct, elle est sinueuse. Et de ce point de vue, la narratrice vient un peu rejoindre la lenteur de la plante qui prend une apparence d'immobilité mais qui est réellement une action. Plus encore, il s'agit dans son cas d'une action épuisante. En effet, malgré tout, il y a une pulsion de vie qui habite la narratrice.

*

Sarah Boutin, dans l'entretien qui se trouve en annexe du recueil *Prendre fin*⁶⁵, énonce que « la rupture demande un temps d'arrêt⁶⁶ ». La lenteur est donc partie inhérente à la rupture, ou plutôt inhérente au contrecoup de la rupture qui, elle, peut être éclatante. Ce temps d'arrêt est ce qu'elle a appris par l'écriture de son recueil, grâce auquel elle a réfléchi à son « [impatience] de trouver une raison d'être à ce qui se rompt, dans le but, par exemple, de reconstruire quelque chose de plus solide, de plus large, de plus vaste⁶⁷ ». Il faut aussi exister dans le moment de cassure pour apprendre de celle-ci.

La fin est un motif très important dans *Pour les désespérés seulement*, étant donné que, comme discuté dans le volet recherche, elle incarne la possibilité d'un renouveau et

⁶⁴ *Ibid.*, p. 50.

⁶⁵ Sarah Boutin, *op. cit.*, p. 113-125.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 122.

⁶⁷ *Idem.*

d'un changement. Ultimement, les volets recherche et création de mon mémoire sont liés par la mise en lumière du végétal dans l'espace littéraire comme moyen de réfléchir à soi, à nous ; porter une attention au végétal nous permet de mieux nous voir en tant qu'humains et en tant que société. Mais au-delà, il y a aussi un important rapprochement sur le thème de la fin et, surtout, sur l'espoir de changement qu'ouvre cette fin.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus primaire

Lapierre, René, *Pour les désespérés seulement*, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Poésie », 2012, 152 p.

Ouvrages théoriques et critiques

Beaulieu, Étienne, *Splendeur au bois Beckett*, Montréal, Nota Bene, coll. « La ligne du risque », 2016, 141 p.

Boutin, Sarah, *Prendre fin*, Montréal, Pièce jointe, 2021, 126 p.

Bouvet, Rachel, « Le végétal en miniature dans *l'Encyclopédie poétique et raisonnée des herbes* de Denise Le Dantec », dans Isabelle Roussel-Gillet et Evelyne Thoizet (dir.), *La miniature, dispositif artistique et modèle épistémologique*, Leiden/Boston, Brill Rodopi, coll. « Chiasma - 43 », 2018, p.148-160.

Caillé, Anne-Renée, « Se tenir au milieu des restes / René Lapierre, *Pour les désespérés seulement*, Les Herbes rouges, 2012, 141 p. », *Liberté*, n° 302, 2014, p. 58.

Cardin, Élisabeth, *Le temps des récoltes : Cultiver le territoire*, Montréal, Atelier 10, coll. « Documents », 2021, 73 p.

Coccia, Emanuele, *La Vie des plantes*, Paris, Payot & Rivages, coll. « Bibliothèque Rivages », 2016, 191 p.

Deland, Monique, « Des plantes et des hommes / René Lapierre, *Pour les désespérés seulement*, poésie, Les Herbes rouges, 2012, 152 p. », *Moebius*, n° 140, 2014, p. 167-176.

Dubois-Bergeron, Eve, *La création de la communauté par l'écriture testimoniale dans l'œuvre poétique de René Lapierre : énonciation lyrique, intersubjectivité et citoyenneté*, mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 2014, <https://archipel.uqam.ca/8656/>.

Espace pour la vie Montréal, « Sarracénies (Sarracenia) », *Espace pour la vie Montréal*, <https://espacepurlavie.ca/sarracénies-sarracenia> [consulté le 14 juin 2022].

Ferrarese, Estelle, « Confluences », dans *La fragilité du souci des autres : Adorno et le care*, Lyon, ENS Éditions, coll. « Perspectives du care », 2018, <https://books.openedition.org/enseditions/8816>.

- Fischer, Hervé, « L'imaginaire du capitalisme », *Spirale*, n° 228, 2009, p. 30-31.
- Fraser, Nancy, *Cannibal capitalism : how our system is devouring democracy, care, and the planet - and what we can do about it*, Londres/Brooklyn, Verso, 2022, 208 p.
- Genette, Gérard, « Les épigraphes », dans *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1987, p. 134-149.
- Gervais, Bertrand, *L'imaginaire de la fin : Logiques de l'imaginaire*, t. II, Montréal, Le Quartanier, coll. « Erres Essais », 2009, 240 p.
- Gouvernement du Canada, « Gestion du feu et de la végétation dans les parcs montagnes », Parcs Canada, <https://parcs.canada.ca/nature/science/conservation/feu-fire/feuveg-fireveg>, [mis à jour le 26 novembre 2022].
- Jacquet, Marie Thérèse, « Entre les feuilles », dans Marinella Termite, *Le sentiment végétal : Feuillages d'extrême contemporain*, Torino, Quodlibet, coll. « Quodlibet Studio. Lettere. Ultracontemporanea », 2014, <https://books.openedition.org/quodlibet/523>.
- Heurtebise, Jean-Yves, « Vie et temps: dialectiques de l'ordre et du désordre », *Sens public*, 2008, <http://sens-public.org/articles/510/>.
- Kristeva, Julia, *Sēmeiōtikē. Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuils, coll. « Tel Quel », 1969, 379 p.
- Labbé, Jolène et al., *De l'asphalte vers un milieu de vie : Guide pour la réalisation d'un projet de dépavage participatif*, Montréal, Centre d'écologie urbaine de Montréal (CEUM), 2019, 50 p.
- Lalonde, Louis-Marie, *Flore-manuel de la province de Québec*, Oka, Institut agricole d'Oka, 1931, 320 p.
- Lamoureux, Rachel, « Poésie incandescente sur la place publique », *Revue Saturne*, coll. « Rumeurs », 2019, <https://www.revuesaturne.com/collection-rumeurs/poesie-incandescente-sur-la-place-publique>.
- Lavoie, Claude, *50 plantes envahissantes : Protéger la nature et l'agriculture*, Québec, Les Publications du Québec, 2019, 415 p.
- Le Dantec, Denise, *Encyclopédie poétique et raisonnée des herbes*, Paris, Bartillat, 2000, 821 p.
- Leterme, Evelyne, *Le greffage et la plantation des arbres fruitiers : les techniques les plus actuelles*, Rodez, Éditions du Rouergue, 2023 [1998], 116 p.

Limat-Letellier, Nathalie, « Historique du concept d'intertextualité », dans Marie Miguet-Ollagnier et Nathalie Limat-Letellier (dir.), *L'intertextualité*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, coll. « Annales littéraires », 1998, <https://books.openedition.org/pufc/4507>.

Marder, Michael, *Grafts : writings on plants*, Minneapolis, Univocal, 2016, 182 p.

Mertes, P.-M. *et al.*, Paris. « Allergie immédiate aux bleus et autres opacifiants », *Revue française d'allergologie*, vol. LI, n° 3, p. 260–264.

Radio-Canada, « Des dizaines de milliers de personnes marchent pour la Terre », *Radio-Canada*, 22 avril 2012, <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/558586/jour-terre-manifestation>.

Samoyault, Tiphaine, *L'intertextualité. Mémoire de la littérature*, Paris, Nathan/HER, 2001, 128 p.

Sontag, Susan, *Devant la douleur des autres*, Paris, Christian Bourgois, 2003, 140 p.

Université de Sherbrooke, « Éther », *Dictionnaire Usito*, <https://usito.usherbrooke.ca/définitions/éther> [consulté le 7 avril 2023].

Université de Sherbrooke, « Flore », *Dictionnaire Usito*, <https://usito.usherbrooke.ca/définitions/flore> [consulté le 7 avril 2023].

Université de Sherbrooke, « Publication du livre “Flore-manuel de la province de Québec” par le père Louis-Marie », *Bilan du siècle : Site encyclopédique sur l'histoire du Québec depuis 1900*, <https://bilan.usherbrooke.ca/bilan/pages/evenements/475.html> [consulté le 7 avril 2023].

Université Laval, « Confectionner un herber - build a herbarium », *Herbier Louis-Marie*, <https://www.herbier.ulaval.ca/confectionner-un-herbier-build-a-herbarium> [consulté le 1^{er} avril 2023].

Ouvrages pour le volet création

Agence canadienne d'inspection des aliments, « Semence de mauvaises herbes : *Lythrum salicaria* (Salicaire commune) », *Agence canadienne d'inspection des aliments*, <https://inspection.canada.ca/protection-des-vegetaux/semences/analyse-des-semences-et-designation-de-categorie/identification-de-semences/lythrum-salicaria/fra/1476283862539/1476283862851>, [mis à jour le 1^{er} novembre 2017].

Beach House (Legrand, Victoria et Alex Scally), « Space Song », *Depression Cherry*, Beach House (voix et musique), disque compact, *Sub Pop Records*, <https://beachhouse.bandcamp.com/track/space-song>, 2015.

Fleurs du Québec Inc., « Impatiente glanduleuse », *Fleurs sauvages du Québec*, <https://www.fleursduquebec.com/encyclopedie/1792-impatiente-glanduleuse.html>, [consulté le 10 décembre 2021].

Ville de Québec, « Berce du Caucase », *Ville de Québec*, <https://www.ville.quebec.qc.ca/citoyens/environnement/arbres-plantes/plantes-nuisibles-et-dangereuses/berce.aspx>, [consulté le 10 décembre 2021].

Villeneuve, Alix, « De mystérieuses graines envoyées de Chine sèment l'inquiétude », *Radio-Canada : ICI Nouveau-Brunswick*, 28 juillet 2020, <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1722837/graines-semences-recues-poste-chine-agence-canadienne-inspection-aliments>.

Woolf, Virginia, *Une chambre à soi*, Paris, 10/18, coll. « Bibliothèques », 2001 [1929], 176 p.